

Qu

LE SIÈGE
DE CALAIS,
TRAGÉDIE,
DÉDIÉE AU ROI,

Par M. DE BELLOY;

*Représentée pour la première fois, par les Comédiens
Français ordinaires du Roi, le 13 Février 1765.*

SUIVIE DE NOTES HISTORIQUES.

*Vestigia Græca
Ausî deferere & celebrare domestica facta. Hor.*

NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,
au-dessous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M. D. CC. LXV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

YTh

16462



LE SIÈGE
DE CALAIS.
TRAGÉDIE,
DÉDIÉE AU ROI,

Par M. DE BELLOY ;

*Représentée pour la première fois par les Comédiens
Français ordinaires du Roi, le 13 Février 1765.*

SUIVIE DE NOTES HISTORIQUES.

Vestigia Græca
Ausi deserere et celebrare domestica Facta. Hor.

NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques
au-dessous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M. D. CC. LXV.
Avec Approbation et Privilège du Roi.

AU ROI.

IRE,



DE tous les Peuples de la Terre, le votre est celui qui fait le mieux aimer ; & vous êtes le Roi qu'il a jugé le plus digne de son amour. Père de la Patrie, daignez agréer un Ouvrage entrepris pour elle. Ce Drame, tout faible qu'il doit paraître, a été l'occasion des nouveaux témoignages de tendresse mutuelle que la France & son Maître viennent de se donner. Dès que l'on parle à ma Nation de ce zèle ardent qui l'a toujours enflammée pour ses Souverains, avec quel secret plaisir, avec quels doux transports tous les cœurs se tournent vers VOTRE MAJESTÉ Calais a rappelé Metz : époque à jamais attendrissante, devenue l'éloge immortel du Monarque de son Peuple. Ah SIRE, que vous sentez vivement tout ce que méritent de tels Sujets ! Mais aussi que ne doit pas attendre d'eux un Prince qui leur fait adorer sur le Thrône l'âme la plus vertueuse de son Empire ? Le cri public ajoute, la plus modeste : ce mot m'avertit que le silence est mon devoir.

*Je suis, avec la vénération profonde que je dois à Votre Personne
Sacrée, & la reconnaissance respectueuse qu'exigent vos bienfaits,*

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéissant très-fidèle Sujet,
DE BELLOY.

PRÉFACE.

VOICI peut-être la première Tragédie Française où l'on ait procuré à la Nation le plaisir de s'intéresser pour elle-même. J'ai dû à cet avantage de mon Sujet un succès que je n'aurais pu mériter à d'autres titres. Les Étrangers se demandent comment il est possible que, chez un Peuple qui est en possession depuis plus d'un siècle de l'emporter sur tous les autres Peuples dans l'Art Dramatique, on ait si peu puisé dans son Histoire les Sujets dont on a enrichi son Théâtre. Le Grand-Homme qui, depuis quarante années, soutient la gloire de la Scène Française avec tant d'éclat, est le seul qui y ait fait entendre quelquefois des noms chers à la Patrie. Mais un intérêt National, fondé sur un événement purement historique, était encore un Sujet que le Sophocle Français n'avait pas traité.

Cependant la plûpart des Tragédies Anglaises sont tirées de l'Histoire d'Angleterre. Les Grecs n'empruntaient guères aux Étrangers les grandes actions qu'ils célébraient dans leurs Drames. Nous voyons singulièrement dans la Tragédie des *Perses*, dans celle des *Suppliantes*, dans celle d'*Oedipe à Colonne* que la gloire des Athéniens y fut le premier objet, d'Eschile, de Sophocle d'Euripide. Mais les Grecs n'avaient pas eu avant eux d'autres Peuples célèbres, surtout des Romains, dont l'Histoire pût leur fournir, comme à nous, tant d'événemens dignes du Cothurne.

D'ailleurs, on a grand soin dans notre enfance de nous instruire aussi peu de notre Histoire que de notre langue. Nous savons exactement tout ce qu'ont fait César, Scipion, Titus : Nous ignorons parfaitement les actions les plus fameuses de Charlemagne, de Henri IV, du Grand Condé. Demandez à un Enfant qui sort du Collège, quel fut le Général vainqueur à Marathon ou à Trébie ; il vous répondra sur le champ. Demandez lui quel Roi ou quel Général Français gagna la bataille de Bovines, d'Ivry, de Fornoue, ou de Ravenne ; il restera muet.

Imitons les Anciens en nous occupant de nous-mêmes : sans vanité, nous en valons bien la peine. Que le brave *Eustache de Saint-Pierre* n'était – il bourgeois d'Albe ou de Préneste ? tous les Poètes de la République Romaine auraient chanté son courage intrépide. Ils ne se seraient pas embarrassés si le nom de ce généreux Citoyen pouvait prêter au ridicule. Les Romains ne riaient pas quand on leur nommait *Régulus*, dont le nom cependant ne devait pas être bien majestueux à Rome, puisqu'il signifie un *Roitelet*. Accoutumons-nous à dresser des monumens aux vertus de nos Compatriotes. C'est en excitant la vénération de la France pour les Grands-Hommes qu'elle a produits, qu'on parviendra à inspirer à la Nation une estime un respect pour elle-même, qui seuls peuvent la rendre ce qu'elle a été autrefois. L'ame est entraînée par l'admiration à imiter les Vertus, sur-tout quand elle ne les voit pas absolument hors de sa portée. Qu'on ne dise plus sans cesse en sortant de notre Théâtre ; les Grands Hommes que je viens de voir représenter étaient Romains, je ne suis pas né dans un Pays où je puisse leur ressembler : Mais que l'on dise au moins quelquefois ; je viens de voir un Héros Français, je puis être Héros comme lui.

Voilà le nouveau genre que je desirais de voir introduit sur notre Scène, que j'ai eu le bonheur de faire goûter à ma Nation. Le premier de mes vœux, celui qui sera le plus facilement rempli, c'est de me voir surpassé dans la nouvelle carrière où je suis entré. Les

graces que le Roi a daigné répandre sur moi, les bontés dont le Public m'accable, ne doivent être regardées que comme un encouragement qu'ils donnent à ceux qui sont en état de les mériter mieux. J'ai voulu être utile à ma Patrie : elle m'a fû gré du projet ; que ne doivent pas attendre les Génies heureux qui l'exécuteront ? Du moins ai-je donné occasion aux Français de prou ver encore aux Étrangers que la légèreté de notre esprit n'ôte rien de la force de notre ame ; qu'il ne faut qu'une étincelle pour enflammer à l'instant ces semences de feu que nous portons toujours au fond du cœur. Je crois bien connaître ma Nation, je l'ai bien étudiée : Voilà pourquoi je l'aime si passionnément.

Venons au sujet particulier de cette Tragédie. Je le regarde comme un des plus grands évènements de notre Histoire. La Couronne de France disputée à l'Héritier légitime par le Monarque le plus illustre que l'Angleterre ait vu sur son Thrône ; la politique profonde insinuante de l'ambitieux Édouard qui déployait tous ses talens toutes ses graces pour séduire les Grands le Peuple : la généreuse résistance des Citoyens de Calais, que les armes ni les bienfaits ne purent vaincre : le courage héroïque de ces six Bourgeois, qui se dévouerent au supplice pour la gloire de l'État, pour le salut de leurs Concitoyens, pour le soutien des Loix fondamentales de la Monarchie : Voilà sans doute les plus belles sources de ce Pathétique sublime qui pénètre l'ame sans l'amollir, qui l'élève en l'attendrissant. Je fus très- surpris qu'aucun de nos Grands Maîtres ne se soit emparé avant moi d'un champ si vaste si fertile. Eh ! que de beautés n'en aurait pas tiré le Génie profond de l'Auteur de Cinna, ou le Génie brillant de l'Auteur de Brutus ! La force du Sujet a soutenu ma faiblesse : l'amour de la Patrie a donné à mon ame un essor qui l'a élevée au-dessus d'elle-même. Tout mon mérite, s'il y en a quelqu'un dans cet Ouvrage, a été de me bien pénétrer de mon Sujet de l'appercevoir dans toute son étendue.

Ceux qui n'avaient pas approfondi cette époque si intéressante de notre Histoire, n'attendaient dans ma Tragédie que la peinture d'une action courageuse, faite dans un Siège ordinaire, pour dérober au ressentiment du Vainqueur un Peuple malheureux soumis. Sous ce point de vue même le Sujet offrait déjà de grandes beautés. Et c'est ainsi qu'il a été présenté par tous nos Historiens, par le Roman ingénieux que l'on relit encore avec tant de plaisir. Mais lorsque je regardai cette action dans son principe, dans ses suites, entourée, pour ainsi dire, de tout l'appareil de ces circonstances ; je conçus une bien plus haute idée de mon Sujet, des richesses qu'il semblait me prodiguer de toutes parts. Je m'applaudis sur-tout d'y voir réunis ces deux objets utiles que le Citoyen de Genève, l'Auteur du Journal Étranger se plaignaient de ne rencontrer dans aucune de nos Tragédies : je veux dire la peinture des mœurs de notre Nation, l'avantage de lui faire aimer, par cette peinture même, ses Loix son Gouvernement.

Je commençai donc par défendre à mon imagination de travailler au plan de la Pièce. Il aurait été bien mal-adroit, dans un Ouvrage qui devait être entrepris pour l'honneur de la Nation, de prêter aux Français des exploits imaginaires ou des vertus supposées. Je voulus que les évènements, même épisodiques, fussent tirés de l'Histoire : je trouvai heureusement dans les tems voisins de ce fameux Siège, quelques faits qui pouvaient se marier avec l'action principale.

Tel est l'Episode du Comte d'Harcourt. Ce Seigneur qui commandait la première ligne de l'Armée Anglaise à la journée de Créci, trouva mort sur le champ de bataille son frère Louis ou Jean d'Harcourt, qui combattait contre lui pour les Français. Il fut tellement frappé de ce malheur terrible, qu'il abandonna le Camp d'Edouard vint se jeter aux pieds de Philippe de Valois, qui lui pardonna. J'ai reculé de quelques mois ce fait si intéressant, pour le lier à mon Sujet ; j'ai cru que les remords violens de ce Seigneur

rebelle formeraient un contraste agréable avec la vertu tranquille des fidèles Bourgeois de Calais.

Les propositions qu'Edouard fait à la Fille du Comte de Vienne, pour l'attirer dans son parti elle son père, ne lui ont pas été faites réellement ; puisque le personnage d'Aliénor est le seul que l'imagination ait placé dans ma Pièce. Mais ce Prince avait négocié même conclu de pareils traités avec plusieurs Grands du Royaume, notamment avec Godefroi d'Harcourt. Il avoit gagné le Comte d'Eu, Connétable de France : que pouvait-il avoir promis à un homme revêtu de la première charge de l'État, si ce n'est le rang de Vice-Roi, ou de Lieutenant-Général du Royaume, qu'il avait déjà offert au Duc de Brabant ?

Je pourrais donc dire de cette Pièce, ce que le grand Corneille a dit de sa Tragédie de la Mort de Pompée, qu'il n'y a gueres de Drame où *l'Histoire soit plus conservée et en même tems plus falsifiée*. En général tous les évènements de ma Tragédie sont vrais, mais ils sont souvent revêtus de circonstances différentes de celles qui les ont réellement accompagnés. On fait que c'est-là le droit de la Poésie Dramatique. Une Tragédie n'est pas une Histoire. Le Poète est obligé de plier les faits historiques aux regles du Théâtre : cela est peut-être plus difficile que de créer une fable nouvelle que l'on peut remanier à son gré selon ses besoins. Aussi avouerai-je avec franchise que, tout simple que puisse paraître le plan de cette Pièce, il m'a beaucoup plus coûté que celui de Zelmire.

Quelques personnes trouveront extraordinaire que je n'aye point fait paraître le Gouverneur de Calais. Jean de Vienne¹ était, je l'avoue, un des plus braves des plus habiles Officiers de son tems : mais la valeur la prudence qu'il avait fait briller pendant le cours du Siège, devinrent des vertus inutiles au moment de la capitulation. Edouard voulut que le Gouverneur la Garnison restassent prisonniers de guerre ; sa colere ne demanda le sang que des seuls Bourgeois. Il aurait donc été très-peu avantageux de faire

paraître Vienne, uniquement pour consoler ou exhorter les Héros de Calais, qui n'avaient besoin ni de conseil ni d'encouragement. J'aurais pû feindre peut – être qu'il se voulût dévouer avec eux : mais c'était contredire trop formellement une Histoire si connue. D'ailleurs Jean de Vienne, en se dévouant le premier, aurait ôté tout le mérite de cette action héroïque au généreux Eustache de Saint-Pierre, qu'il serait odieux de priver d'une gloire si légitime : Et Vienne, se dévouant en second, eût été un personnage dégradé : on aurait pu dire avec raison qu'il devait donner l'exemple non le recevoir. J'ai trouvé plus à propos de me borner à parler de lui comme en parle l'Histoire, et de ne le point montrer dans un moment où sa vertu ne pouvait point agir. Je lui ai donné une Fille qui le remplace à quelques égards, qui n'étant pas liée par les mêmes devoirs, peut paraître plus grande que lui, même en faisant moins qu'il n'aurait fait.

On m'a reproché d'avoir employé pour vaincre la fureur d'Edouard, un autre ressort que celui de l'Histoire. Mais si j'ai conservé à la Reine d'Angleterre l'honneur d'avoir demandé la grace des Bourgeois de Calais, je n'ai pû mettre ce fait en action, ni en faire le dénouement de ma Pièce : parce que le Personnage de la Reine ne pouvait jamais être lié dans l'intrigue ; qu'un Rôle, comme celui de Livie dans Cinna, n'aurait sûrement pas été du goût de notre siècle. J'ai cru ne pouvoir mieux faire que d'employer contre la colere d'Edouard cette ressource si touchante dont se sert Priam, dans Homere, pour attendrir l'impitoyable Achille. Imitation qui m'a paru d'autant plus heureuse, que les circonstances rendent ce moyen plus fort sur le cœur d'Edouard qu'il ne pouvait être sur celui d'Achille même. Pelée n'avait que l'âge de commun avec Priam ; le Sort ne lui avait jamais fait éprouver des malheurs semblables à ceux dont gémissait le Roi de Troie. Ici Edouard s'est trouvé à-peu-près dans la même situation que le Fils d'Eustache de Saint-Pierre. C'est cette conformité

intéressante qui m'a fait saisir avec joie l'occasion de mettre sur la Scène un des morceaux les plus pathétiques de toute l'Iliade. Il est même encore surprenant que l'on ne m'ait pas prévenu depuis que l'on fait des Tragédies, surtout dans celle où nous avons vu représenter Priam redemandant à Achille le corps d'Hector^[2].

Il y a des gens qui ont prétendu que cette imitation d'Homère affaiblissait la fin de ma Pièce ; qu'Édouard le rendait trop tard ; que le seul retour des Bourgeois devait le déterminer à la clémence ; que l'image de son Père mourant était un petit moyen. Le ressort de la Nature un petit moyen ! Je ne conçois rien à cette façon de sentir. Il me paraît que ce n'est pas connaître la marche du cœur humain, que de vouloir qu'Édouard se rende à une action de générosité, moins sublime que celles auxquelles il a résisté depuis le commencement de la Pièce. Car il y avait bien plus d'héroïsme aux six Bourgeois de s'être dévoués quand rien ne les y forçait, quand ils pouvaient attendre sans honte la décision du Sort ; qu'il n'y a de grandeur à se remettre dans les fers, quand ils savent qu'on les en a délivrés par un artifice, qu'ils ne pourraient pas seconder sans infamie. Je crois donc que l'âme violente d'Édouard s'étant roidie longtems contre le sentiment de la générosité, ce sentiment devient un ressort usé qui n'a plus de prise sur elle. Au lieu qu'elle peut céder tout-à coup à un autre mouvement imprévu, peut être plus faible en lui-même, mais que la seule nouveauté rend plus fort pour le moment. Ainsi Achille n'est que surpris, qu'interdit à l'aspect de Priam, qui vient seul au milieu d'un camp Ennemi baiser les mains sanglantes du meurtrier de son Fils : mais à ces mots, *Achille, souvenez-vous de votre Père* ; il est attendri, les larmes coulent de ses yeux cruels : Voilà la Nature. Homère en est le plus grand Peintre.

A l'égard des critiques que l'on a faites contre le fond de cette Pièce, en soutenant que ce n'est pas une Tragédie, que les caracteres n'en sont point tragiques, qu'elle est contre toutes les

regles du Théâtre ; j'avouerais que j'ai quelque honte de réfuter des idées aussi évidemment fausses. Quoi ! l'action de ces six généreux Citoyens qui se dévouent à la mort pour sauver leurs Compatriotes ; ce pathétique qui suit par-tout leur Héroïsme ; ces larmes d'admiration qu'ils arrachent à quiconque lit leur Histoire ; tout cela n'est point tragique ? Ce serait un grand malheur pour notre Art, si l'on n'y voulait plus admettre ce genre d'admiration, ce genre de Corneille, dont l'impression est aussi forte plus agréable que celle des autres genres. Il n'y a personne qui ne se sache plus de gré de pleurer à la mort héroïque de Gusman, ou à ces mots, *soyons amis, Cinna* ; qu'à la reconnaissance de Rhadamiste, ou à l'assassinat de Zopire.

Je vois que depuis quelques années on répand dans des Préfaces dans des Journaux, que la Tragédie n'est faite que pour le développement des passions. Quand cette erreur serait une vérité, l'amour de la Patrie, porté jusqu'à l'enthousiasme, devrait être mis au rang des grandes passions :

Passion des grands cœurs, Amour de la Patrie.

Voltaire.

Mais ceux qui débitent cette Morale, rétrécissent bien cruellement la Sphère de l'Art Dramatique. Les anciens Grecs, les Français du dernier siècle disaient que la Tragédie doit développer les *Sentimens*, non pas les seules passions. Aussi n'y a-t-il aucune passion dans l'Oedipe de Sophocle, ni dans l'Athalie de Racine. Est-ce par les passions que le caractère de Mérope, ou celui du vieil Horace, émeuvent si puissamment l'ame des Spectateurs ?

Il y aurait bien des choses à dire sur tous les dogmes nouveaux que l'on débite aujourd'hui. Chacun se fait sa petite Poétique particulière. On veut réduire la vaste carrière de l'Art, au petit coin que l'on y occupe. On s'attache à une branche, on prétend qu'il n'y en a point d'autre. On juge les Tragédies de ses Confreres d'après la dernière Tragédie que l'on a faite soi-même. Je n'entends rien à cette Logique. Plus j'ai étudié nos Grands-Maîtres, plus j'ai voulu approfondir mon Art : plus j'en ai découvert l'immense étendue.

Je sens qu'il devient absolument nécessaire de ramener les esprits du Public dont *le goût est égaré par tous nos Raisonners*³. Je me propose de donner incessamment un Ouvrage sur la Tragédie ; dans lequel, en rappelant les grands exemples qu'on cherche à faire oublier, je tâcherai de raffermir les principes fondamentaux que l'on ébranle à force de discussions. Cet Ouvrage est le fruit de douze années d'étude ; j'espere y prouver que je sais aussi bien les règles du Théâtre que les Auteurs qui m'accusent de les ignorer. En attendant je peux dire à plusieurs autres de mes Critiques ce que Racine disait, d'après un Ancien, à des Courtisans qui soutenaient qu'une de ses Tragédies blessait toutes les Regles : *A Dieu ne plaise que vous soyez jamais si malheureux, que de savoir ces Règles-là mieux que moi.*

Au reste, je ne fuis pas assez aveugle pour prétendre que ma Tragédie soit sans défauts. Mais quand elle serait aussi voisine de la perfection qu'elle en est éloignée ; je prétendrais encore moins qu'elle dût plaire à tout le monde. Phèdre, le Chef – d'œuvre du Génie, fut sifflée par le Duc de Nevers par Madame Deshoulières. C'étaient cependant des Personnes de beaucoup de mérite, des Beaux – Esprits très-célèbres dans leur tems. Mais ce n'est pas le Bel-Esprit, c'est le Sentiment qui doit juger le Génie. Pour moi, trop faible Disciple de Racine, je n'aspire pas follement à me voir mieux traité que mon Maître. Au contraire, je me tiendrai fort

honoré si je parviens à mériter des Censeurs aussi illustres que les siens.

Fin de la Préface.



PERSONNAGES.

ÉDOUARD III. *Roi d'Angleterre.*

GODEFROI DE HARCOURT, *l'un des Généraux de l'Armée Anglaise.*

ALIÉNOR, *fille du Comte de Vienne, Gouverneur de Calais.*

MAUNI, *Chevalier Anglais.*

LE COMTE DE MELUN, *Chevalier Français.*

EUSTACHE DE SAINT-PIERRE *Maire de Calais.*

AURELE, *son Fils.*

AMBLÉTUSE, *Bourgeois de Calais.*

UN OFFICIER Anglais.

TROUPE DE CHEVALIERS Anglais.

TROUPE DE BOURGEOIS de Calais.

UN HÉRAULT D'ARMES.

GARDES d'Édouard.

La Scène est à Calais.

Les trois premiers Actes le cinquième se passent dans la Salle d'Audience du Palais du Gouverneur : le quatrième, dans la Prison qui est un souterrain du même Palais.

LE SIÈGE
DE CALAIS,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EUSTACHE DE SAINT – PIERRE, AMBLÉTUSE.

SAINT-PIERRE.

QUOI ! le Comte de Vienne est sorti de Calais,
Et son ordre, avec vous, m'enchaîne en son Palais !
Il combat pour nos jours ; sa prudence active
Borne à des soins obscurs notre valeur oisive !
Prêts à voler soudain aux Postes menacés,
Au centre de nos murs son choix nous a placés :
Mais l'Anglais, prodiguant de trompeuses allarmes,
Pour affaiblir nos coups, a divisé nos armes.
O Patrie !.... ô tourment pour un vrai Citoyen !

Je vois ton sang versé, sans y mêler le mien !
De ce fier Gouverneur la funeste vaillance
Toujours aux grands périls réserve sa présence.

AMBLÉTUSE.

O Maire de Calais, modérez vos douleurs ;
L'absence des dangers afflige nos deux cœurs ;
Mais vous avez un fils, que Vienne vous envie,
Qui peut au champ d'honneur mourir pour la Patrie :
Près de Vienne & d'Harcourt, par ses exploits naissans,
L'éclat de sa jeunesse honore vos vieux ans.
Pendant ce Siège affreux, son zèle son courage
De notre délivrance ont commencé l'ouvrage :
Quel bonheur, si ce jour consommant nos travaux,
Joignait son nom vainqueur aux noms de nos Héros ;
S'il obtenait ce prix, le plus flatteur peut-être,
Le plus cher aux Français, l'estime de son Maître !

SAINT-PIERRE.

Généreux Amblétuse, en vain à ma douleur
D'un avenir si doux tu présentes l'erreur :
Par un trouble inconnu, malgré moi, je rejette
L'image d'un bonheur que mon ame souhaite.

AMBLÉTUSE.

Quoi ! vous désespérez du fort de ce combat ?

SAINT-PIERRE.

J'espere tout, ami, des destins de l'État.
Malheur aux Nations qui, cédant à l'orage,
Laissent par les revers avilir leur courage ;
N'osent braver le Sort qui vient les opprimer,
Et, pour dernier affront, cessent de s'estimer.
De notre espoir encor rien ne tarit les sources ;

C'est par les grands malheurs qu'on apprend ses
ressources.

Je pourrai, dans ce jour, périr avec mon fils ;
Mais ma mort peut servir au bien de mon Pays :
Et si nos Citoyens tiennent tous ce langage,
Du salut de l'État c'est le plus sûr présage.

AMBLÉTUSE.

Ils ont appris de vous à triompher du Sort ;
Croyez qu'ils béniraient leur chûte avec transport,
Si Calais, en tombant, pouvait sauver la France.

SAINT-PIERRE.

C'est-là, je l'avouerai, ma plus ferme espérance.
Je doute qu'en nos murs nous voyons introduit
Le secours qu'à grands pas le Roi même y conduit.
Peut-il forcer ce Camp d'étonnante structure,
Ce chef-d'œuvre de l'Art servi par la Nature ;
Qui, nous environnant d'immenses boulevards,
Forme un autre Calais autour de nos remparts ?
Comment Vienne le Roi, que l'Ennemi sépare ;
Se concerteront-ils pour l'assaut qu'on prépare ?
Du Vainqueur de Créci le fatal ascendant
Du succès d'Édouard est le triste garant
En vain Louis d'Harcourt. à Valois si fidèle,
Contre un Frere proscrit vient signaler son zèle :
Ce coupable Héros, ce bouillant Godefroi,
Long-tems l'espoir des Lys, aujourd'hui leur effroi
Bravant de nos Guerriers l'imprudence hardie,
Accable la Valeur fous l'effort du Génie :
Pour ses yeux pénétrants l'Art n'a plus de secrets ;
La France doit sa perte aux talents d'un Français.

AMBLÉTUSE.

Des brigues de la Cour quel effet déplorable !
Ce fut en l'outrageant qu'on le rendit coupable.

Innocent plongé dans l'horreur des cachots,
La seule excuse, hélas ! des erreurs d'un Héros,
La vengeance, égara son ardente jeunesse :
L'exil accrut encor cette sanglante ivresse :
Aux rigueurs du Ministre opposant l'attentat,
Un seul homme opprimé fit les maux de l'État.

SAINT-PIERRE.

J'entends toujours gronder ces foudres mugissantes.

AMBLÉTUSE.

L'écho des Mers répond fous nos voûtes tremblantes.

SAINT-PIERRE.

Eh ! que peut désormais tout l'effort d'un grand cœur
Contre les noirs Volcans d'un airain destructeur,
Qui semble renfermer le dépôt du Tonnerre,
Et dont le seul Anglais effraye encor la Terre :
Mais qui, des Nations réglant bientôt le sort,
Dans le Monde étendra l'empire de la Mort ?
Monument infernal d'un siècle d'ignorance,
Où l'art de se détruire est la seule science.

Grand Dieu, c'est pour punir les crimes des Humains
Que du feu de l'Enfer tu viens d'armer nos mains :
Et tu peux t'en remettre à nos cœurs sanguinaires
De rendre ce fléau plus mortel à nos Frères.

Amblétuse, le bruit est soudain suspendu.

AMBLÉTUSE, *après avoir écouté un moment.*

O silence effrayant !

SAINT-PIERRE.

Ami, tout est perdu.

Je ne vois point flotter l'étendart de la gloire,
Qui devait, sur la Tour, m'annoncer la victoire.

AMBLÉTUSE.

Il n'en faut point douter, nos Guerriers sont vaincus.

SAINT-PIERRE.

S'il est vrai, je frissonne... Ah ! mon fils n'est donc plus
Il n'a jamais su fuir : sa chaleur indiscrete
Voit comme un déshonneur la plus sage retraite :
Il est mort ; mes pleurs... Que fais-je ? O mon Pays,
Quand je t'aurai sauvé, je pleurerai mon fils.
Amour de la Patrie, ô pure vive flâme,
Toi, Mère des vertus ; toi, l'âme de mon âme,
Rallume dans mon sein tes transports généreux ;
Que mes pleurs paternels soient séchés par tes feux ;
C'est mon Pays, mon Roi, la France qui m'appelle.
Et non le sang d'un Fils qui dut mourir pour elle.

(A Amblétuse.)

Courez à nos remparts, allez tout éclaircir.



SCENE II.

SAINT-PIERRE, *seul*.

VOICI donc le moment que j'ai su pressentir !
De tant de jours cruels voici l'heure dernière !...
Mais elle ouvre à l'Honneur la plus vaste carrière ;
C'est l'instant du Héros.... Rien ne paraît encor.

Digne fille de Vienne, intrépide Aliénor,
Qu'allez-vous devenir ?... Du haut de nos murailles,
Elle a dû voir le fort de ces tristes batailles :
Et Vienne, qui toujours rentrait ici vainqueur,

Ne voulait point survivre à son premier malheur.
Elle approche.

SCENE III.

ALIÉNOR, SAINT-PIERRE.

ALIÉNOR, *en pleurs, soutenue sur une de ses femmes.*

O mon père !

SAINT-PIERRE.

A peine elle respire.

Madame, eh ! quoi, vos pleurs....!...

ALIÉNOR,

Ils doivent tout vous dire.

Si des revers plus grands pouvaient nous accabler,
Le Destin contre nous saurait les rassembler.
Le Roi, mon Père, Harcourt, d'une ardeur incroyable,
Ont assailli par-tout ce Camp si redoutable ;
J'ai vû périr Harcourt, on dit le Roi blessé.
Et mon père est captif d'un Vainqueur courroucé.

Nos soldats s'avançaient dans un calme terrible,
Soudain tonne l'airain, jusqu'alors invisible :
Et ses bouches de feu vomissent dans nos rangs
Les instrumens de mort qu'il porte dans ses flancs.
Nos braves Chevaliers, mon père à leur tête,
De cent globes de fer ont bravé la tempête :
Quand, sous des coups mortels son coursier chancelant,
L'entraîne, se débat sur mon père sanglant.
Plus prompts que tous mes cris, qu'ils ne pouvaient
entendre,
Les Français éperdus volent pour le défendre :
Combien l'amour encore embrâsait leur valeur !
Pour leur père commun ils avaient tous mon cœur.

Mais toujours plus fatal pour les plus magnanimes,
Ce foudre inépuisable entasse ses victimes :
Et nos rangs écrasés par ses feux renaissans,
Ne sont qu'un long monceau de cadavres fuman.
Sur les restes épars de ce vaste carnage,
Le glaive a, de la flâme, achevé le ravage :
Et des Anglais vainqueurs, en détestant ses jours ;
Mon père enfin reçoit des fers des secours :
C'est au fils d'Édouard, jaloux de sa vaillance,
Qu'on dit qu'il a rendu les débris de sa lance.

SAINT-PIERRE.

Quel fort ! Autant que vous je m'en dois affliger....
Mais ma bouche frémit de vous interroger,
Madame. Je fus père : ah ! ce combat funeste
M'enlève-t-il encor le seul fils qui me reste ?

ALIÉNOR.

Je l'ai vu, malgré lui, porté par nos soldats,
Qu'il inondait du sang qui coulait de son bras :
Tant qu'il a pu combattre, il fut notre espérance.

SAINT-PIERRE.

Il respire ! son sang a coulé pour la France !....
Double faveur des Cieux qui se répand sur moi !
J'ai donc un fils encore à donner à mon Roi !

ALIÉNOR.

Dieu ! l'admiration a suspendu mes larmes.
O cœur vraiment Français ! ô transport plein de
 chcharmes !
Quand Vienne me quittait pour ses devoirs cruels
Vous remplissiez vers moi ses devoirs paternels :
Je le revois toujours dans votre ame intrépide ;

Quel cœur, auprès de vous, peut être encor timide

SAINT-PIERRE.

Je cours sur les remparts recueillir nos débris.

ALIÉNOR.

Demeurez. C'est un soin qu'Aurèle a déjà pris.

L'Anglais est retiré ; son camp paraît tranquille ;

Tout est en sûreté sur les murs de la Ville.

Mais du fort de mon père il faut nous occuper :

Au courroux du Vainqueur pourra-t-il échapper ?

Pour savoir ses destins, ma frayeur mon zèle

Députent vers l'Anglais un Ecuyer fidèle :

Pardonnez : ses périls, présents à mes douleurs.

Ébranlent mon courage m'arrachent des pleurs

Vous le voyez, hélas ! sage brave Saint-Pierre,

Édouard, peu content du Thrône d'Angleterre,

Veut encor, dans Paris, hériter de nos Rois :

De sa mère, avec faste, il réclame les droits :

Valois même, à ses yeux, n'est qu'un Prince rebelle...

S'il va punir mon père en Sujet infidèle ?

SAINT-PIERRE.

Édouard, des Français, cherche à gagner les cœurs

Et non à les aigrir par d'injustes rigueurs.

Mais, si de son courroux la prompt violence

Peut sur la politique emporter la balance,

Le jeune Harcourt, qui brille entre ses favoris,

Harcourt, que votre père éleva comme un fils ;

Lui, qui formant l'espoir du plus tendre hyménée,

Vit à sa noble ardeur votre main destinée ;

Lui, l'Auteur de vos maux qu'il plaint au fond du cœur,

Saura fléchir ce Roi que lui seul rend vainqueur.

LIÉNOR.

Ah ! c'est le seul Français parjure à son vrai Maître.

Que j'aurais à rougir des bienfaits de ce traître !
Son nom est mon opprobre : ses perfides mains
Ont brisé, dès longtemps, tous les nœuds les plus saints :
Il outragea l'amour.... l'amour qui parle encore
Pour l'ingrat qui l'oublie qui le déshonore.
Quand j'acceptai son cœur, il méritait le mien :
L'attrait de ses vertus fut mon premier lien :
Mes feux n'empruntaient pas ces ombres du mystère.
Des coupables amours refuge nécessaire :
Dans la simplicité d'une innocente ardeur
On ose à l'Univers avouer son vainqueur.
Soit que dans les Tournois, école de la Gloire,
Il fût le noble essai des jeux de la Victoire ;
Soit que son bras, vengeur des Chrétiens avilis,
Abbatît le Croissant relevât les Lys ;
Mes chiffres, mes couleurs ornaient toujours ses armes ;
Toujours il crut son sang trop payé par mes larmes ;
Ah ! ce sang était pur. En plaignant son malheur,
L'amour était du moins consolé par l'honneur :
Mais il me faut pleurer, dans son triomphe impie,
Des exploits dont l'éclat augmente l'infamie.

SCENE IV.

ALIÉNOR, SAINT – PIERRE, AMBLÉTUSE.
AMBLÉTUSE.

IL n'est plus d'espérance : j'ai vu votre fils
Blessé, mais plus ardent, rassembler nos débris.
A travers la pâleur qui couvrait son visage,
Ses yeux étincelaient du feu de son courage.
A peine de son sang on arrête les flots,
Qu'au-devant de la Mort il retourne en Héros ;
Et du brave Mauni repoussant les bannières,
Il a, pour la retraite, assuré nos barrières.

Il voulait plus. Nos soins retiennent sa chaleur,
Imprudence excusable à sa jeune valeur.
Le voici.

SCENE V.

ALIÉNOR, SAINT-PIERRE, AMBLÉTUSE, AURELE *le bras en écharpe, soutenu par un Bourgeois.*

SAINT-PIERRE, *allant vers son fils l'embrassant,*

VIENS, reçois le prix de ton courage,
Mon cher fils. De mon sang tu sais un digne usage
Du plaisir de le voir noblement répandu,
Sens tressaillir ce cœur de qui tu l'as reçu.

AURELE.

J'en conserve, mon père, en ces momens funestes ;
Assez pour honorer vendre cher ses restes ;
Et pour tenir, peut-être, à nos fiers ennemis,
Ce qu'en d'autres combats mes essais ont promis.
De mes sens trop émus excusez la faiblesse.

(Il s'assied ; son père le serre dans ses bras.)

Vos yeux baignent mon front de larmes d'allégresse ;
Que ne puis-je en triomphe expirer dans vos bras ;
Vous montrer ces remparts sauvés par mon trépas ;
Donner, en vrai Français, à mon heure dernière
Mon sang à ma Patrie, mes pleurs à mon Père

(A Aliénor.)

Madame, savez-vous le nom de mon vainqueur
Sous le bras d'un Héros je tombe avec honneur.
Je défendais Harcourt mourant sur la poussière ;
Un Guerrier m'a blessé.... J'ai reconnu son frère
Dans cet instant fatal ils se sont vus tous deux...

Jugez si le mourant est le plus malheureux.

ALIÉNOR.

Ciel ! tu veux lui choisir les plus chères victimes :
Qu'il doit être effrayé du bonheur de ses crimes

BLÉTUSE, à *Saint-Pierre*.

Ami, les Chefs du Peuple, en ce moment d'effroi
Sur leurs derniers devoirs viennent prendre ta loi.

SAINT -PIERRE *fait signe qu'on les laisse entrer.*

(A *Aliénor*.)

Rendez-leur votre père en gouvernant leur zèle.
Que votre Sexe en vous ait toujours un modèle :
Souverain des Français, il peut tout sur leurs cœurs.
C'est lui qui fait souvent leur gloire ou leurs malheurs ;
Et lorsque les vertus sont un droit pour lui plaire,
En aimant la Patrie, il nous la rend plus chère.
D'un Peuple sans espoir éclairez la valeur ;
Nous êtes son Oracle, il consulte l'Honneur.

SCENE VI.

ALIÉNOR, SAINT- PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, CHEFS
DES BOURGEOIS,

SAINT-PIERRE.

DÉFENSEURS de Calais, Chefs d'un Peuple fidèle,
Vous, de nos Chevaliers, l'envie le modèle ;
Faudra-t-il, pour un tems, voir les fiers Léopards
A nos Lys usurpés s'unir sur nos remparts ?

La seconde moisson vient de dorer nos plaines
Et de tomber encor fous des mains inhumaines
Depuis que d'Edouard l'ambitieux orgueil,
Dans nos Forts ébranlés, voit toujours son écueil.
La valeur des Français dispute à leur prudence

L'honneur de tant d'exploits & de tant de constance,
Vingt fois de ses travaux comptant le dernier jour,
L'Anglais de l'autre Aurore appelait le retour ;
Et par nos murs ouverts respirant le carnage,
Sur leurs restes tombans méditait son passage :
Le jour reparaissait : ses regards surpris
Trouvaient un nouveau mur formé des vieux débris.
Ses pièges destructeurs renversés sur lui-même
Ce courage plus grand que son courage extrême
L'ont enfin, malgré lui, contraint de renoncer
Aux périls aux assauts qui n'ont pu vous lasser.
Il remit sa victoire à ces fléaux terribles,
De l'humaine faiblesse ennemis invincibles :
Nous vîmes ces fléaux, l'un par l'autre enfantés,
Multiplier la Mort dans ces lieux dévastés :
Du Ciel des Saisons les rigueurs meurtrières,
La disette la faim nous ont ravi nos frères ;
Et la contagion, sortant de leurs tombeaux
De ces morts si chéris fait encor nos bourreaux.

Le plus vil aliment, rebut de la misère,
Mais, aux derniers abois, ressource horrible chère,
De la fidélité respectable soutien
Manque à l'Or prodigué du riche Citoyen ;
Et ce fatal combat, notre unique espérance
Nous sépare à jamais des secours de la France :
Tandis que cent vaisseaux environnant ce port,
Renferment, avec nous, l'indigence la mort.

Si, d'un Peuple assiégé, la dernière infortune
Ne nous avait réduits qu'à la douleur commune
De céder au Vainqueur vaillamment combattu,
J'y pourrais, avec vous, résoudre ma vertu.
Mais l'injuste Edouard nous ordonne le crime ;
Il veut qu'en abjurant notre Roi légitime,
Sur le Thrône des Lys au mépris de nos Loix
Un serment sacrilège autorise ses droits :
Il prétend recevoir ses conquêtes nouvelles,

En Prince qui pardonne à des Sujets rebelles.
Vous ne donnerez point, à nos tristes Etats,
Cet exemple honteux.... qu'ils n'imiteraient pas :
Vous n'irez point souiller une gloire immortelle,
Le prix de tant de sang, le fruit de tant de zèle :
Nous mourrons pour le Roi, pour qui nous vivions tous.
Choisissez le trépas le plus digne de vous :
Je vous laisse l'honneur de tracer la carrière,
Content que ma vertu s'y montre la première.

ALIÉNOR.

Citoyens, j'entrevois quel effort courageux
Attend sans le prescrire, un Chef si généreux.
Mon père projetait un noble sacrifice.....
Quel bonheur que sans lui sa fille l'accomplisse
Ah ! j'en rends grace au Ciel. Calais fut mon berceau,
Et je veux avec vous y trouver mon tombeau.
Puisque votre valeur ne peut plus s'y défendre
Faisons-nous un bûcher de la Patrie en cendre.
Songez que, cette nuit, le Vainqueur furieux,
Peut, au premier assaut, se voir maître en ces lieux :
De ce Peuple, épuisé par tant de funérailles
A peine un faible rang couronne nos murailles :
Attendrez-vous, amis, ainsi que dans Beauvais,
Que le soldat féroce, avide de forfaits,
Sur le sein palpitant des femmes égorgées,
Traîne vos fils sanglans vos filles outragées ?
Ah ! prévenez le crime en cédant au malheur ;
Que la Mort soit du moins l'asile de l'Honneur.
Vous verrez comme moi, vos épouses fidèles
Encourager vos mains heureusement cruelles,
Et pressant dans leurs bras leurs pères, leurs époux,
Sous nos toits enflammés s'élancer avec vous.
Qu'Edouard n'ait conquis, dans une année entière,
Qu'un stérile monceau de cendre de poussière :

Que le parjure Harcourt, confus, désespéré,
Reconnaisse les cœurs dont il s'est séparé ;
Qu'il en meure de honte : que mon digne père
Me pleure en m'admirant... comme il pleura mon frère.
Enfin qu'au sein des feux qui vont nous dévorer,
Où notre gloire encor va se voir épurer
Nous puissions dire au moins que, sans changer de Maître,
Cessant d'être Français Calais a cessé 'être.

AURELE.

O noble emportement ! désespoir de l'Honneur
Qui ranime mes sens passe dans mon cœur
Oui, d'un œil inquiet, la France nous contemple
Et son fort désormais dépend de notre exemple :
Il faut, pour relever ses Peuples abbatus,
Hors du terme commun leur montrer des vertus.
Pour chasser de nos bords ce vaillant Insulaire
Pour ravir notre Sceptre à sa race étrangère ;
Prouvons lui que son bras peut nous anéantir
Peut nous réduire en poudre, non nous asservir.
L'Anglais nous enviera nos sépulchres de flâme :
Si d'une faible argile il affranchit son âme
S'il brave la Nature l'ose surmonter,
Notre amour pour nos Rois peut aussi la dompter.
Courons. (*Il prend la main de son père s'arrête.*)

Mais je verrai, par des flâmes cruelles,
Dévorer cette tête ces mains paternelles !...
Je ne le verrai point, ils en frémissent tous.....
Plus jeune, je saurai m'y plonger avant vous.

(*Il veut sortir.*)

SAINT-PIERRE, l'arrêtant.

Demeure.... O mes amis ! c'est le Ciel qui m'inspire
Vous vivrez. J'ai sauvé des Héros que j'admire :
Au Monarque, à l'Etat, conservez vos grands cœurs.

(A Aliénor.)

Déclarons à l'Anglais vos projets destructeurs :
Offrons d'y renoncer de lui rendre la Ville,
Et l'Or, ces dépôts de richesse inutile ;
S'il nous laisse partir, Guerriers Femmes, Enfants,
Et porter tous au Roi nos services constans.
Je conçois, d'Edouard, la rage frémissante....
Pour sauver sa conquête il faut qu'il y consente.
Eh ! qu'importe à Philippe en ses nobles projets,
De perdre des remparts s'il garde ses Sujets ?
Abandonnons pour lui, nos biens, notre patrie,
Sacrifice plus grand que celui de la vie.
Son malheur nous appelle auprès de ses drapeaux,
Oublions nos revers dans des périls nouveaux ;
Qu'il remette en nos mains aux combats exercées
Ses remparts les moins sûrs, ses villes menacées :
Et qu'en nous y trouvant, les Anglais rebutés
Reconnaissent Calais dans toutes nos Cités.

Madame à ce discours, vous voyez que la joie,
Comme sur votre front dans leurs yeux se déploie :
Partez brave Amblétuse allez en sûreté
Au Conquérant Anglais proposer ce traité :
Nous, annonçons au Peuple un bonheur qu'il ignore...
Quel présent je vais faire au Maître que j'adore !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'HARCOURT, *seul*.

DANS mes sens soulevés quel tumulte confus !
Je rougis de moi-même ne me connais plus.
Cité que je remplis d'infortune de gloire
Contemple ton vainqueur, il pleure sa victoire.
Cher Harcourt ! O mon frère, à mes yeux immolé !
O Mortel vertueux !... à qui j'ai ressemblé
Sans cesse, autour de moi je vois ton Ombre errante ;
J'entends les longs sanglots de ta bouche expirante.
Que de devoirs sacrés méconnus si longtems.
Rentrent tous dans mon âme à tes derniers accens !
Ils frappent, par ta voix mon oreille éperdue ;
Ton sang, de tous côtés, les retrace à ma vue.
La honte les remords, la rage la douleur,
Mille poisons brûlans fermentent dans mon cœur :
Et l'Amour, plus terrible en ce désordre extrême
S'accroît par les tourmens qu'il redouble lui-même.
O toi ! dont j'ai trahi la respectable ardeur
Dont j'ai semé les jours d'amertume d'horreur ;

Si la vengeance habite en ton ame outragée
Viens jouir de mes mauxils t'ont assez vengée.

SCENE II.

HARCOURT, UN OFFICIER ANGLAIS.

HARCOURT.

EH ! bien, qu'a-t-elle dit ?

L'OFFICIER.

Elle vient sur mes pas ;
Et j'ai rempli votre ordre en ne vous nommant pas.

HARCOURT.

Je brûle de la voir.... tremble à son approche.
De ceux qu'on a trahis l'aspect est un reproche.

(Il fait signe à l'Officier de se retirer.)

SCENE III.

HARCOURT, ALIÉNOR.

ALIÉNOR.

(Du fond du Théâtre, marchant vers le Comte, sans l'envisager.)

SEIGNEUR, je l'avouerai d'un Monarque vainqueur,
Je n'osais point attendre un tel excès d'honneur :
Quoi ! pour me rassurer sur le fort de mon père,
Il m'envoie....

(Harcourt se jette à ses pieds.)

Ah ! Grand Dieu ! c'est Harcourt... Téméraire
Qui peut donc m'exposer à l'horreur de te voir ?

HARCOURT.

Le repentir en pleurs, l'amour au désespoir.
Ah ! calmez un moment cette ardente colère.

ALIÉNOR.

Obéis à ton Roi : parle moi de mon père.

HARCOURT.

Edouard vous promet de respecter ses jours.

ALIÉNOR.

(Avec joie.)

Ah !... je peux donc cesser d'entendre tes discours ;
Adieu.

HARCOURT, *la suivant.*

Vous m'entendrez, ou ma mort est certaine ;
Mon amour furieux servira votre haine.

(L'arrêtant.)

Demeurez ou mon sang va rejaillir sur vous.

(Il met la main à son épée.)

ALIÉNOR.

Ce crime te manquait pour les couronner tous.
Malheureux, meurs encor sans réparer ta vie.

HARCOURT.

Je veux la réparer : c'est mon unique envie ;
Daignez servir de guide aux aveugles transports
De ce cœur, forcené jusques dans ses remords.
Ce choc tumultueux des remords du crime,
Va m'égarer peut-être au sortir de l'abîme :
Un regard sur moi-même obscurcit ma raison.
Opprobre de l'Amour, fléau de ma Maison

Horreur du nom d'Harcourt dont j'ai flétri la gloire...

ALIÉNOR.

Le nom d'Harcourt flétri ! lâche, oses-tu le croire ?
Va, le nom des Héros, par un Traître porté,
N'arrive pas moins pur à l'Immortalité :
Leur gloire sur ton front repoussant l'infamie,
Sert à mieux l'éclairer, sans en être obscurcie.
Ta honte est à toi seul ; tes Fils glorieux
Oublieront ton néant, pour nommer leurs Aïeux :
Te voilà retranché d'une race immortelle,
Que déjà tu couvrais d'une splendeur nouvelle.
De ces fameux Harcourts les Mânes empressés
S'attendaient à l'honneur de se voir surpassés :
Ton cœur a démenti sa promesse sublime ;
Tu sais de cent vertus les instrumens du crime.
Avec moins de talens ton frère plus humain,
Lui qui vient de périr peut-être fous ta main
Offrait à notre amour par un rare assemblage,
Le Citoyen l'Ami, le Guerrier le Sage :
Utile à sa Patrie fidèle à ses Rois,
Ses illustres revers flétrissent tes exploits :
Contre lui, contre Vienne, armant tes bras perfides,
Tes victoires étaient autant de parricides.
Achève. Osecruel, fous ces murs malheureux,
Me voir plonger vivante en des torrens de feux :
Cueille ces vils lauriers que l'Anglais veut te vendre,
Trempés du sang d'un frère couverts de ma cendre.

HARCOURT.

Ah ! quels traits déchirans vous plongez dans mon sein !
Que d'horreurs !... quoi ! mon frère expirer par ma main !
Non... Mais sa mort me rend à l'espoir de ma race.
Que n'étiez vous présente au jour de ma disgrâce !
L'ascendant, que sur moi vous donnaient vos appas,
Sur le penchant du crime eût retenu mes pas.

En me privant de vous, on me rendit rebelle :
Exilé de la France soupirant vers elle,
Je m'armai pour punir un Ministre oppresseur,
Pour l'en chasser moi-même en y rentrant vainqueur.
Ah ! de ses fils absens la France est plus chérie :
Plus je vis d'Étrangers, plus j'aimai ma Patrie.
C'est pour elle pour vous que j'ai tout entrepris,
Ma valeur en vous deux voyait son plus doux prix ;
Edouard fut flatter mon amour ma vengeance,
Edouard me parut le vrai Roi de la France.
Mais le trépas d'Harcourt terrassant ma fureur,
Vient, par un coup de foudre, éclairer mon erreur.

Sur des Morts entassés me frayant un passage,
Mon courroux poursuivait les débris du carnage ;
Je m'entends appeler d'une mourante voix
Je m'arrête.... O mon frère !... à mes pieds je le vois,
Me tendant une main déchirée tremblante ;
Le sang coule à longs flots de sa tête fumante ;
Ses cheveux tout trempés, sur son front épars,
Me laissent avec peine entrevoir ses regards.
Viens, qu'au dernier soupir, viens, qu'un frère t'embrasse :
Puisse ma mort du moins m'obtenir une grace !
Le Roi perd un Soldat : qu'il trouve plus en toi ;
Va lui rendre un Héros, meurs un jour comme moi.
Je l'embrasse, son sang est lavé par mes larmes ;
Il expire... Je tombe étendu sur ses armes ;
On nous porte tous deux aux tentes des Vainqueurs.
Mes sens sont ranimés par l'excès des douleurs.
Votre nom prononcé dans ces momens terribles,
Vos dangers, le récit de vos projets horribles
Vienne ses durs mépris, tout, confondant mes vœux,
En a tourné vers vous le reflux orageux :
Et je sens que l'Amour lorsque l'Honneur épure,
Donne encor plus de force au cri de la Nature.

ALIÉNOR.

Eh ! bien, ose venger nos maux tes forfaits.
Je peux tout oublier... Viens délivrer Calais,
Rends un malheureux pere à sa fille tremblante,
Et la gloire, la vie à la France expirante.
De quelle ardeur j'irais te couvrir des lauriers
Qu'un noble amour prépare aux dignes Chevaliers
Mais hélas !... Vaine erreur ! songe de l'Espérance !
Le salut de Calais n'est plus en ta puissance :
La faim vient d'énervier un reste de soldats
Leurs intrépides cœurs ne trouvent plus de bras.
D'ailleurs de tous nos Chefs la promesse sacrée
De ces murs, à l'Anglais, offre déjà l'entrée.

HARCOURT.

Oui, je connais l'abîme où je fuis entraîné.
A des crimes encor par mon crime enchaîné
La vertu m'offre en vain de tardives lumieres,
J'ai mis entr'elle moi d'invincibles barrieres.
Mais... je puis des Français rejoindre les drapeaux....
Que dis-je ?... Eh ! pensez-vous qu'à mes sermens
nouveaux
L'inflexible Valois rende sa confiance ?
Édouard a des droits sur ma reconnaissance :
Sa fidèle amitié me livra ses secrets :
Irai-je contre lui, m'armer de ses bienfaits
Moi, qui malgré la voix de son Sénat auguste ;
L'ai seul précipité dans cette guerre injuste ?
Ah ! le Comte d'Artois traîna jusqu'à la mort
L'horrible désespoir d'un impuissant remord
Et cet exemple affreux vient de montrer peut-être
L'inévitable fin de qui trahit son Maître.

ALIÉNOR.

Qui s'avance en ces lieux ? Je mois de toute part
Les Chefs des Citoyens...

HARCOURT.

C'est l'ami d'Édouard,
C'est le brave Mauni que cette garde annonce ;
Et qui vient de son Prince apporter la réponse.

SCENE IV.

ALIÉNOR, HARCOURT MAUNI, EUSTACHE DE SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE CHEFS DES BOURGEOIS, ÉCUYERS.

MAUNI.

REBELLES qui bravez dans Édouard vainqueur
Les droits de sa naissance ceux de sa valeur,
Si ma main n'arrêtait les traits de sa colère,
Les supplices seraient votre commun salaire ;
A la fureur du Glaive il vous livrerait tous,
Et vos toits foudroyés s'écrouleraient sur vous.
Mais il dédaigne enfin une foule insensée,
Qui court à sa ruine en victime empressée,
Et des loix d'un Héros ignorant la douceur
Se punit elle-même en fuyant son bonheur.

Partez, prenez encor l'Usurpateur pour Maître :
Mais sachez qu'un tel Roi n'a pas longtemps à l'être ;
Et que fous ses drapeaux s'il peut les relever,
Le bras de vos Vainqueurs saura vous retrouver.

D'Édouard cependant la severe justice
Éxige j'en frémis un sanglant sacrifice.
Ma clémence dit-il, n'a fait que des ingrats
Et par l'impunité j'invite aux attentats :
Le châtimement du crime en détruira l'exemple.
Il veut qu'avec terreur la France vous contemple :

(Sans dureté.)

Au glaive des bourreaux il vient de condamner

Six de vos Citoyens, qu'il faut m'abandonner.
Qu'en partant de ces murs votre choix me les livre
Allez, c'est à ce prix qu'il vous permet de vivre.

AMBLÉTUSE.

A cette indignité nous nous verrions réduits !

ALIÉNOR, à *Harcourt*.

Et de ton crime encor voilà de nouveaux fruits

HARCOURT.

Ah ! Dieu !

SAINT-PIERRE.

Soutiens, ô Ciel, la vertu malheureuse.

AURELE.

O de la cruauté recherche industrielle !
Férocité tranquille en sa feinte douceur
Qui même avec le jour, veut nous ravir l'honneur !
L'Anglais va doublement repaître sa furie
Du sang de nos Guerriers de notre infamie.
C'est peu pour Édouard d'immoler six Héros,
Il veut qu'en les livrant nous soyons leurs bourreaux.
Nous, placer fous le fer les têtes les plus chères,
Un père des amis, nos enfans, ou nos frères !
Ah ! je frémis d'horreur qu'on ose à des Français
Prescrire insolemment de si lâches forfaits.

(*A Mauni.*)

Qui peut les ordonner, les commettrait sans doute.
C'est la honte, en ces lieux, non la mort qu'on redoute.
D'un Peuple vertueux le courage éprouvé,
Par un an de combats, doit vous l'avoir prouvé :
Et ses derniers momens vont encor vous l'apprendre.
Tombons, braves amis, fous notre Ville en cendre.

(A Alienor.)

Vous nous l'aviez bien dit : c'est l'unique secours
Qui sauve notre gloire au défaut de nos jours.
Privons notre Ennemi, par cet effort insigne
Du fruit de ses exploits, dont il se rend indigne.

(A Mauni.)

Qu'aux yeux de l'avenir la place où fut Calais
Consacre nos vertus atteste vos forfaits,
Et soit le monument le plus brillant peut-être
Que l'amour des Français ait offert à leur Maître.

(Les Bourgeois sont un pas pour sortir.)

HARCOURT, *impétueusement.*

Nonbraves Citoyens, non, je ne puis souffrir
Cette sublime horreur où je vous vois courir.
Je prétends envers vous, expier ma victoire :
Et chéri d'Édouard, je vais sauver sa gloire.
Je dois à mon honneur au sien à vos vertus
D'arracher le bandeau de ses yeux prévenus.
J'emploierai tous mes droits, tout.... jusques à mes
larmes....

(Avec dépit.)

C'est par moi qu'il n'a plus à craindre d'autres armes.
Mais s'il me rejetait si l'orgueil du bonheur
A tout ce qu'il me doit pouvait fermer son cœur,
Je confondrai mon sang au sang des six victimes ;
Et ce mélange heureux pourra laver mes crimes.
Vous verrez qu'un cruel artisan de vos maux,
Peut encore mourir de la mort des Héros.

(A Aliénor.)

Mon cœur, en vous perdant, regrettera la vie ;
Mais mon dernier regret sera jour ma Patrie.

[*Il sort.*]

SCENEV.

ALIÉNOR, MAUNI, SAINT-PIERRE,
AURÈLE, AMBLÉTUSE,
BOURGEOIS.

MAUNI.

QU'IL fléchisse Édouard il comblera mes vœux.
J'ai dû vous annoncer un ordre rigoureux ;
Mais je peux vous montrer, fous un front moins suneste,
L'âme d'un Chevalier d'un Vainqueur modeste.
Des fureurs de mon Roi je gémis plus que vous ;
Vingt fois, pour les calmer, j'embrassai ses genoux ;
Sa Cour qu'attendrissait le respect l'estime
Qu'inspire à ses Vainqueurs un vaincu magnanime,
En vain, pour le fléchir secondait mes efforts ;
Rien ne peut apaiser sa haine ses transports.
Il croit qu'en ce moment la rigueur tyrannique
Est une Loi d'État un devoir politique :
Et je crains que d'Harcourt l'impétueux courroux,
En voulant vous sauver, ne le perde avec vous.

AMBLÉTUSE.

Eh ! bien le désespoir éclaire mon courage.
Pourquoi tourner sur nous notre inutile rage ?
En courant à la mort d'un visage affermi,
Que ne la portons-nous au sein de l'Ennemi ?
Ce n'est point à mourir que la Gloire convie
C'est à rendre sa mort utile à sa Patrie :
Un aveugle courage est-il une vertu ?
Qui ne fait que mourir, ne fait qu'être vaincu.
Qu'aux Tentes des Anglais la fureur nous entraîne,
Allons ensanglanter leur Victoire inhumaine ;
De notre perte encor forçons les à gémir :

Si l'on ne peut les vaincre, il faut les affaiblir.
Sous leur nombre accablant si la Valeur succombe
Elle peut entraîner ses Vainqueurs dans sa tombe ;
Expirons dans leur sang : que notre Pays
En perdant ses Vengeurs, compte moins d'Ennemis.

ALIÉNOR.

Faisons plus. Vous voyez qu'illustrant ses ruines,
La France est maintenant féconde en Héroïnes :
L'Épouse d'Édouard l'altière Monfort
N'ont pas seules le droit de mépriser la mort.
Allons ; il faut armer vos compagnes chérie ;,
Ou réservez le fer pour vos mains agguerries,
Tandis que les flambeaux qui vont brûler Calais
Seront lancés par nous sur le Camp des Anglais.
Ah ! peut-être en voyant l'ardeur qui nous anime
Harcourt y mêlera sa fureur légitime ;

(A Mauni.)

Et saura, vous privant d'un bras toujours vainqueur,
Vers la Justice enfin ramener le Bonheur.

(Les Bourgeois veulent encore sortir.)

SAINT-PIERRE.

Français, où courez-vous ? Quel transport vous égare
L'Héroïsme, en vos cœurs, ne peut être barbare.

[A Aliénor et à Amblétuse.]

Pardonnez. Votre avis est par moi combattu.
Un long âge m'apprit l'emploi de la Vertu :
Sous des cheveux blanchis la valeur est tranquille ;
Elle perd quelque éclat devient plus utile.

[Aux Bourgeois.]

Vous voyez qu'Édouard nous rend à notre Roi :

C'est le plus doux espoir qui flattât notre foi.
Comptables de nos jours au Monarque, à la France,
Irons-nous dans l'ardeur d'une altière imprudence,
Perdre un Peuple si cher, que l'on peut conserver,
Puisqu'enfin six Mortels ont droit de le sauver ?
Je sens qu'avec justice on craint l'ignominie
De livrer des Français à qui l'Honneur nous lie :
Mais pour fuir cette honte il est un choix permis ;
Je livre le premier... moi-même.

AURELE *vivement.*

Et votre Fils.

SAINT-PIERRE.

Oui, tu dois partager la gloire de ton Père.

AURELE, *se jettant à ses pieds.*

Grand Dieu ! qu'en ce moment ma naissance m'est chère !

AMBLÉTUSE,

Patrie, ah ! tombe aux piés de ton Libérateur.
Que dis-je ? en la sauvant, il lui perce le cœur.
O Sacrifice affreux plein d'horreur de charmes !
En attendant mon sang Ami, reçois mes larmes.

[A Mauni.]

Seigneur, je vois qu'ici les plus braves Mortels
Aux yeux de votre Roi sont les plus criminels ;
Ce sont eux, les premiers, que sa haine menace ;
Après ces deux Héros il a marqué ma place.

MAUNI, *à part les larmes aux yeux.*

Dieu ! que ne suis-je né dans les murs de Calais ?

ALIÉNOR, *le surprenant, avec vivacité.*

Citoyens, jouissez des pleurs de cet Anglais....

Plus faite à vos vertus, en paix je les contemple :
Mais leur plus digne éloge est d'en suivre l'exemple.
Oui

SAINT-PIERRE, *très-vivement.*

Madame arrêtez. Je conçois votre espoir.
De nos Sexes ici distinguez le devoir :
Je puis, sans faire outrage à la gloire du vôtre,
Reclamer un honneur qui n'appartient qu'au nôtre :
Ceux qui, le fer en main défendaient ce rempart,
Ont tous droit, avant vous, aux rigueurs d'Edouard.

(A Mauni en lui rendant son épée.)

De mes jours dévoués, Seigneur, voici le gage.
Ce glaive cinquante ans seconda mon courage :
Mais l'âge allait m'en faire un frivole ornement ;
Pouvais-je le quitter dans un plus beau moment ?

(A son fils qui donne aussi son épée.)

La France attendait plus du tienmon cher Aurèl
Mais tu vécus assez, puisque tu meurs pour elle.

(Amblétuse remet son épée à un Ecuyer de Mauni. Tous les Chefs des Bourgeois mettent la main à leur épée prêts à la donner.)

Que vois-je mes amis ? A ce concours jaloux,
Il semble qu'au triomphe on vous appelle tous !
Mais il ne manque plus ici que trois victimes
Et le reste du Peuple a des droits légitimes :
Venez, à votre gloire il faut qu'il soit admis.
Vos débats généreux au Sort seront remis :
En consacrant trois Noms sur tous il va répandre
L'espoir d'un si beau choix l'honneur d'y prétendre
Ce choix fait, vers son Roi, tout Calais se rendra,
Sans regretter ses murs, qu'un jour il reverra.
Nous, aux mains d'Edouard remettant notre tête ;

Nous irons lui livrer sa nouvelle conquête.

(A Aliénor.)

Adieu voyez mon Maître qu'il soit informé
Comment il fut servi, combien il est aimé.

MAUNI, *à Aliénor.*

Edouard en ces lieux vous prescrit de l'attendre
Madame ; de vos soins leur grace peut dépendre :
J'ignore ses desseins, mais....

ALIÉNOR.

Que veut-il de moi ?

(A Saint-Pierre.)

Magnanime Héros, je te donne ma foi
De ne point consentir à racheter ta vie
Que par des actions que ta grande âme envie.

SAINT-PIERRE.

Ah ! voilà la vertu qui sied à votre cœur :
Bravez plus que la Mort, en bravant le Malheur.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ÉDOUARD, HARCOURT, CHEVALIERS ANGLAIS, GARDES.
ÉDOUARD.

ELLE est soumise enfin cette superbe Ville.
J'ai ployé fous le joug son orgueil indocile.
Et je puis, dans son sein, rassembler désormais
Les foudres destinés aux rebelles Français.
Les rives d'Albion glorieuses, tranquilles,
Pour nos fiers Ennemis ne seront plus fertiles :
Les Vaisseaux ravisseurs, dans ce Port recelés,
Ne s'élanceront plus vers nos champs désolés.
Qu'il m'est doux d'asservir cette illustre contrée !
De mes nouveaux Etats c'est la plus digne entrée.
C'est d'ici que César, triomphant des Morins ;
Etonna l'Océan fous l'Aigle des Romains ;
Et joignit aux Gaulois par le droit de la Guerre ;
Ces Bretons séparés du reste de la Terre.
C'est dans le même Port que le Roi des Anglais
Réunit leur Empire à l'Empire Français :

Il n'est plus aujourd'hui de Mer qui les divise ;
Confondons pour jamais la Seine la Tamise.

(A un Chevalier.)

Vous, au Sénat de Londre annoncez mes exploits :
Qu'il juge s'il préside aux triomphes des Rois.
Sortez tous.

(Il retient Harcourt.)

SCENE II.

ÉDOUARD, HARCOURT.

ÉDOUARD.

JE te dois cette heureuse conquête,
Prémices des lauriers que la Gloire m'apprête.
Ton zèle, de mon fils, guidant la jeune ardeur.
Joint l'éclat des talens au feu de sa valeur.
Ecoute. Il faut qu'ici, dans l'essor de ma joie,
Mon amour pour la France à tes yeux se déploie.

Tu sais que sur son Thrône, abandonnant mes droits
J'approuvai le Decret qui couronna Valois.
L'Aquitaine dès – lors, mon antique héritage,
Envers ce nouveau Prince exigeait mon hommage :
Devoir honteux ! dont rien ne pouvait m'affranchir,
J'en rougis : mais les tems me forçaient de fléchir ;
Je parus.... Mon Rival, ivre de sa victoire
M'éblouït, m'indigna, m'accabla de sa gloire.
L'éclat de son Empire, avec faste étalé,
Me montra tous les biens dont j'étais dépouillé :
Mes yeux voyant de près son Peuple son Thrône,
De mes pertes confus, dévoraient sa Couronne :
Et quand mon vain devoir jura de la servir,

Je sentis que mon cœur fit vœu de la ravir.
O supplice éternel d'une âme ambitieuse !
Quel tableau !... Je sortais de mon Isle orageuse,
Climat toujours sanglant par la nécessité
Des querelles du Thrône de la Liberté ;
Où le Peuple rival tyran de son Maître,
Veut qu'il le rende heureux refuse de l'être.
Dans leurs jaloux débats, le Prince les Sujets
Divisent, par honneur, leurs communs intérêts.
Bientôt leur désiance est mère de la Haine :
Le Chef pour maintenir sa puissance incertaine,
Est contraint sur lui seul de rassembler ses soins,
Et du Corps de l'État néglige les besoins.
N'ai-je pas vu moi-même un Sénat téméraire
De son Thrône avili précipiter mon Père ;
Charger, couvrir d'affronts son Monarque enchaîné.
Pour recevoir des loix d'un Enfant couronné ?

Mais que voyais-je en France ? Un Roi Maître
suprême

En qui vous révèrez la Divinité même :
Des Grands, que son pouvoir a seul rendu puissans
Du bras qui les soutient appuis reconnaissans :
Un Peuple doux, sensible... une Famille immense.
A qui le seul Amour dicte l'obéissance ;
Qui laisse tous ses droits à son Père asservis,
Sûre qu'il veut toujours le bonheur de ses Fils.

Valois trop fortuné ! quel Roi, digne du Thrône ;
Ne demande au Destin le Peuple qu'il te donne ?
Rendre heureux qui nous aime est un si doux devoir :
Pour te faire adorer, tu n'as qu'à le vouloir.

HARCOURT.

Seigneur à cet excès la France vous est chère ;
De ses Peuples aimés vous voulez être Père ;
Et je vois, sur Calais, votre extrême rigueur...

ÉDOUARD.

Quand il est dédaigné, l'amour devient fureur.
Eh ! pourrais-je inventer un supplice trop rude,
Pour punir tant d'affronts tant d'ingratitude ?
Pendant plus d'une année arrêtant mes exploits,
Calais, à ma poursuite, a dérobé Valois :
J'ai perdu, fous ses murs la fleur de mon Armée,
Et la saison de vaincre en projets consumée.
Aujourd'hui ces vaincus refusant ma bonté
Haïssent plus mes loix qu'ils n'aiment leur Cité :
Et, quand j'y vais regner, abjurant leur Patrie,
Jusques à l'embrâser poussaient la barbarie.
J'allais à leur fureur les livrer sans effroi....
Les dangers d'Aliénor m'ont allarmé pour toi :
Et ces six criminels borneront ma vengeance.
C'est en vain que pour eux tu pressais ma clémence.

HARCOURT.

Eh ! quoi ! vous me flattiez qu'en généreux Vainqueur...

ÉDOUARD.

Ce que je viens de voir met la rage en mon cœur.
Ce Peuple de mourans, ces déplorables restes
Des foudres de la Guerre des fléaux célestes,
Conservaient leur fierté dans des yeux presque éteints ;
Sous la pâleur encor leurs fronts étaient sereins :
Leur joie a consterné mon Armée immobile ;
Ils semblaient triompher en fuyant de leur Ville :
Un seul tournait vers elle un regard désolé ;
On lui nomme son Roi, je le vois consolé.

SCENE III.

ÉDOUARD, HARCOURT, MAUNI, SAINT-PIERRE, AURÈLE,
AMBLÉTUSE, LES TROIS AUTRES BOURGEOIS, GARDES.

(Les six Bourgeois ont des chaînes aux mains.)

MAUNI.

PAR votre ordre, Seigneur, j'amène vos victimes.

ÉDOUARD.

Perfides, qui, longtemps illustrés par vos crimes,
Outragiez le Vainqueur le Roi des Français....

AURELE.

Vous, leur Roi ?

SAINT-PIERRE, *à son fils.*

Titre vain, sans l'aveu des Sujets.

(A Edouard.)

Aux pieds de mon Vainqueur j'apporte ici ma tête.

ÉDOUARD.

Croi qu'elle y va tomber : ton supplice s'apprête.
Sois sûr que l'Echaffaud, où tu seras livré,
Du Thrône qui m'attend est le premier degré.
Traître, c'est donc par toi, par ta perfide audace ;
Que ma Victoire ici devient une disgrâce !
Je veux gagner des cœurs ; quel prix est le mien ?
Une vaste Cité sans un seul Citoyen :
Des toits, de vains séjours qu'habite le silence,
Et d'un amas de murs la solitude immense.

SAINT-PIERRE.

Dans Londres, à vos vertus, tous les cœurs vont s'offrir :
Valois n'en laisse point en France à conquérir.

Le Peuple de Calais instruit votre prudence :
Dussent tous les Français s'exiler de la France,
Si vous prétendez voir nos Cités vous servir a
De nouveaux Citoyens il faudra les remplir.

ÉDOUARD.

Va ton sang éteindra l'ardeur de ce faux zèle,
Et bien-tôt la Terreur glace un Peuple rebelle.
Mais.... qui sont ceux de vous dont le Sort a fait choix ?

SAINT-PIERRE, *les montrant.*

D'Aire, les deux Wissans, Noms obscurs autrefois.
Maintenant immortels aux fastes de l'Histoire,
Dans ma seule Famille ont renfermé la gloire,
Dont tous nos Citoyens se montraient si jaloux.

ÉDOUARD, *avec une surprise mêlée d'admiration.*

Quoi ! c'est-là ta Famille ?

AMBLÉTUSE, *ou un autre Bourgeois.*

Oui ; quel honneur pour nous !
Valois, sans vos rigueurs, n'aurait pû nous connaître ;
Et nous allons mourir pleurés par notre Maître.

AURELE, *avec vivacité.*

Que n'avez-Vous pû voir le triomphe inouï,
Dont par vous seul Seigneur, nos regards ont jouï ?
Quand ce Peuple, quittant des demeures si chères,
L'espoir de ses Enfants, les tombeaux de ses Pères,
Prêt à nous laisser seuls dans ces remparts déserts,
Apportait à nos pieds tant d'hommages divers.
O mélange touchant de douleur d'allégresse,
D'envie de pitié, d'horreur de tendresse !
Les Femmes, les Vieillards nous serraient dans leurs bras ;
Leurs fils venaient baiser la trace de nos pas :

Nos visages, nos mains se trempaient dans leurs larmes....
Ah ! Seigneur la Victoire. eut pour vous moins de
charmes.

ÉDOUARD.

Tout m'étonne m'irrite.... Ah ! c'est trop me braver.
De ma juste fureur rien ne les peut sauver.

HARCOURT

J'en appelle à vous-même, je prends leur défense.
Vous aviez, à mon choix, remis ma récompense
Quand mes vœux modérés, retranchant vos bienfaits,
Toujours à vos bontés laissaient quelques regrets ;
Eh ! bien n'ordonnez pas, hors des Champs de la
Gloire,

Que le sang des Français souille encor ma Victoire :
C'est-là l'unique prix que je veux obtenir,
En partant pour l'exil où mes jours vont finir.

ÉDOUARD.

Quel discours ! Un exil !

HARCOURT.

Je ne puis vous le taire ;
Mes yeux sont dessilés par la mort de mon Frère :
Ah ! mon zèle pour vous m'a fait son assassin,
Je commandais au bras qui lui perçait le sein.
Doublement parricide, hélas ! ma barbarie
Frappe, depuis trois ans, le sein de ma Patrie :
Les feux qui dévoraient nos moissons, nos Cités,
Ont éclairé partout mes pas ensanglantés.
Envers vous Valois pour n'être plus perfide,
Je retourne aux climats où le Remords me guide,
Je vais, près du Jourdain, rejoindre ces Guerriers
Dont un sang fraternel ne teint pas les lauriers.
Et le mien....

ÉDOUARD.

Quel transport de votre âme s'empare ?
Dans quel oubli honteux la douleur vous égare ?
Pleurez la mort d'un Frère, surtout ses erreurs :
La Patrie, à mes yeux coûtait aussi des pleurs :
Mais quoi ! c'est en son Chef, en Moi qu'elle reside,
(*Regardant les Bourgeois.*)
Non dans l'obscur ramas de ce Peuple perfide.

HARCOURT.

Seigneur....

ÉDOUARD.

Écoutez-moi. Bien loin de consentir
A cet exil suspect.... que je dois prévenir ;
Si j'épargnais, pour vous, ce Maire ses complices,
Je voudrais, par leur grace, enchaîner vos services.

SAINT-PIERRE, *vivement à Harcourt.*

Ne la méritez pas. Votre noble remord
S'il vous rend à mon Roi, paye assez notre mort.

ÉDOUARD, *à Saint-Pierre.*

Sortez.

[*A des Soldats.*]

Dans la prison qu'on aille les conduire ;
Qu'ils attendent l'Arrêt que je dois vous prescrire

Les Bourgeois sortent.

[*A d'autres Soldats.*]

Appelez Aliénor... Non ; vous-même, Mauni,
Priez la de vous suivre de se rendre ici.

[*Mauni sort.*]

HARCOURT.

Quoi ! Seigneur Aliénor

ÉDOUARD.

Dans le trouble où vous êtes,
Vous répondriez mal à mes bontés secrettes :
J'attendais ce grand jour pour les faire éclatter...
Vous serez bien ingrat, si vous m'osez quitter.
C'est la seule Aliénor qui peut, avec prudence,
Regler, dans vos destins, les destins de la France,
Et décider du fort de ces vils Citoyens
Dont vous osez mêler les intérêts aux miens.

HARCOURT.

Vous esperez en vain

ÉDOUARD.

[*A Mauni.*]

Je la vois. Qu'on nous laisse.

[*A Harcourt.*]

Allez.

SCENE IV.

ÉDOUARD, ALIÉNOR,

ÉDOUARD.

TANT de vertus ornent votre jeunesse
Que leur éclat célèbre exige des tributs,
Jusqu'ici dans mon cœur à regret suspendus ;
Je viens vous les offrir. Ils sont dignes, Madame
Et du profond génie de la grandeur d'âme,
Dont j'ai même admiré les dangereux excès.
Je dépose en vos mains les plus grands intérêts,
Les miens, ceux de l'État, d'un Amant d'un Père ;

Enfin les jours proscrits de ce coupable Maire.

[*Ils s'asseyent.*]

La Victoire fidèle au plus juste parti,
Va traîner à son char mon Peuple assujetti.

Déjà laissant partout des traces de ma gloire,
J'ai franchi la Dordogne, la Seine la Loire :
Avant que ma valeur triomphât dans Créci,
J'ai porté mes drapeaux jusqu'aux champs de Neuilli :
Encore une bataille Paris me couronne.
Mais les premiers Français qui, m'appelant au Thrône ;
De mes droits reconnus sont les dignes appuis,
Doivent de ma Grandeur cueillir les premiers fruits.
Prenez ce titre auguste à ma reconnaissance :
Vous avez sur un Père, une entière puissance ;
Son exemple le vôtre en tous lieux révéérés,
Entraîneront les cœurs par ma gloire attirés.
Je mets à ce service un prix inestimable.
J'élève votre Père au rang de Connétable ;
D'Harcourt, que vous aimez je sais un Souverain ;
Et, Vice-Roi de France il reçoit votre main.
Londres, plus que Paris exige ma présence ;
Vous serez mon égale Reine en mon absence ;
C'est au Thrône, en un mot, que vous pouvez monter :
Mon estime vous l'offre, osez le mériter.

ALIÉNOR.

J'oserai plus, Seigneur... mais, sans que je l'annonce,
Puisque vous m'estimez vous savez ma réponse.

ÉDOUARD.

Croyez-moi, consultez un Père....

ALIÉNOR,

Moi, Seigneur !
Je ne l'outrage point... j'ai consulté mon cœur.

ÉDOUARD.

J'entends ce fier refus. Mais Vienne plus facile...

ALIÉNOR,

Ah ! n'en attendez point un refus si tranquille,
Mais si le poids de l'âge eût ébranlé sa foi,
Je pleurerais mon Père servirais mon Roi.
Pour Harcourt, il m'est cher. Il dut cesser de l'être
Dès le premier moment qu'il vous choisit pour Maître ;
Mais à vos dons nouveaux s'il vend son repentir,
L'Amour ne daigne plus l'honorer d'un soupir.

ÉDOUARD.

Cet excès de hauteur a lieu de me surprendre.
Votre Maître au respect devait du moins s'attendre.

ALIÉNOR, *se levant.*

Vous n'êtes point mon Maître, vous savez nos Loix ;
Je respecte Edouard.... s'il respecte Valois.

ÉDOUARD, *se levant aussi avec vivacité.*

Quelles Loix ! ou plutôt quel nom imaginaire
Opposez-vous aux droits que je tiens de ma Mère ?
Est-ce à vous de citer, comme Loi de l'Etat,
Un abus, condamné dans tout autre climat ;
Dont l'Equité gémit, dont la Raison s'indigne ;
Qui, pour tout votre sexe, est un affront insigne ;
Contraire aux douces mœurs de ce Peuple vanté,
Qui sert également la Gloire la Beauté ;
Qui du rang de ses Rois, bien loin de vous proscrire,
Au-dessus de leur Thrône élève votre Empire.
Ah ! vous nous surpassez dans l'art de gouverner.
Ma mère est le Héros qui m'apprit à régner.

De vos trois dernier Rois cette Sœur magnanime
M'a transmis, sur les Lys, un titre légitime.
Qui peut d'un droit si saint me priver désormais ?
Quel autre doit régner sur la France ?

ALIÉNOR.

Un Français.

Lorsqu'en nommant un Roi, nos généreux Ancêtres
Ont nommé dans ses Fils la race de nos Maîtres,
Quand des Soldats vainqueurs portaient sur un Pavois
Le plus vaillant Soldat, Père de tous nos Rois ;
D'un Peuple libre fier, qui se donnait lui-même,
Tel fut le premier vœu, la Loi juste et suprême :
Que son Sceptre, en tout tems, aux Français réservé
Jamais par d'autres mains ne pût être enlevé :
Et si la même Loi, mais sans nous faire outrage,
De ce Thrône, à mon Sexe, interdit l'héritage ;
C'est de peur que l'Hymen, qui doit nous engager,
Ne couronne, en nos Fils, les Fils de l'Etranger.
Avant vous, cette Loi, contre Vous fut portée :
Ecrute au fond des cœurs dont la voix l'a dictée,
Elle s'est affermie à l'ombre des Lauriers,
Par trois Races de Rois neuf Siècles entiers.
Le Français, dans son Prince, aime à trouver un Frère
Qui, né Fils de l'Etat, en devienne le Père.
L'Etat le Monarque à nos yeux confondus,
N'ont jamais divisé nos vœux nos tributs.
De-là cet amour tendre cette idolâtrie
Qui dans le Souverain adore la Patrie :
Sublime passion d'un Peuple impétueux
De l'Empire des Lys fondement vertueux ;
Et qui, le distinguant par les plus nobles marques ;
Fait à cent Souverains envier nos Monarques.

ÉDOUARD.

Vous irritez l'ardeur dont je suis enflammé.

C'est moi qu'à cet excès j'aurais dû voir aimé,
Peuple ingrat !.... Mais il faut que ta haine fléchisse,
Ou que juste à la fin la mienne t'en punisse.
Choisissez à l'instant les dons de ma bonté
Ou l'immuable arrêt de ma sévérité.
Du sang qui va couler je vous rends responsable.
Si vous ne dépouillez cette fierté coupable,
Cette fausse Vertu, ce préjugé des Loix,
Qui traite en Etranger le pur sang de vos Rois ;
Vous livrez à la mort ces Citoyens rebelles
Dont vous pouviez sauver les têtes criminelles :
L'honneur de conquérir votre Père vous,
M'allait faire pour eux oublier mon courroux.

ALIÉNOR.

Je le vois à regret, Seigneur ; la Renommée
Vous peint fidèlement à l'Europe allarmée :
Autant vous déployez de grace de douceur,
Quand d'un Sujet utile il faut gagner le cœur ;
Autant vous vous armez d'une haine terrible
Pour celui que vos dons trouvent incorruptible.
Mais je ne peux changer. Ces braves Citoyens,
Qui, mourant pour l'Etat, en sont les vrais Soutiens.
Savent qu'à leur grand cœur mon âme porte envie ;
Et ma gloire n'est point la rançon de leur vie.
Plus qu'eux – même il est vrai, leur mort me fait frémir.....
Je verrai leur courage : il pourra m'affermir.

ÉDOUARD.

Vous les immolez donc par votre orgueil barbare.
Gardes... que, sans tarder, l'échaffaud se prépare.



SCENE V.

ÉDOUARD, HARCOURT, ALIÉNOR.

ALIÉNOR, *voyant Harcourt qui entre avec les Gardes.*

AH ! de nos Citoyens viens défendre les jours ;
Songe à quel titre ici tu leur dois tes secours ;
Toi seul les as perdus ; s'ils meurent, j'expire.

HARCOURT, *vivement à Edouard.*

A tant de cruauté pourrez-vous bien souscrire ?
La valeur de ce Maire ses rares vertus.....

ÉDOUARD.

La valeur d'un Rebelle est un crime de plus.

HARCOURT.

Qu'entends-je ?

ALIÉNOR.

(A Harcourt.) (A Edouard.)

Ton Arrêt. Jamais à son courage
Je n'aurais pû tracer une leçon plus sage.
Mais pour ces Malheureux j'oserai tout tenter
Je sais quel défenseur je peux leur susciter,
Un cœur, pour qui le vôtre est peut-être sensible,
Que le bonheur encor ne rend pas inflexible.....
Que dis-je ? votre Armée où je porte mes pleurs,
Vous fera, malgré vous, abjurer vos fureurs :
Ses Chefs ne voudront pas que, de votre injustice,
Le sanglant déshonneur sur leurs fronts rejaillisse ;
Que l'Univers accuse un Peuple de Héros
D'avilir sa Victoire en servant vos bourreaux :
L'Anglais n'obéit plus, lorsque son Roi l'outrage.

(A Harcourt.)

Toi, vers nos Citoyens que ta foi se dégage :
Sans tes honteux exploits, maîtres de leurs destins,

Je les verrais Vainqueurs, Vainqueurs plus humains :
Songe si de la Mort ton bras ne les délivre,
Que tu m'as fait serment... de ne leur point survivre.

(Elle sort.)

SCENE VI.

ÉDOUARD, HARCOURT.
ÉDOUARD

QUOI ! je veux pardonner, on me force à punir :
Je vois, par mes bontés, tous les cœurs s'endurer
Savez-vous bien quel prix j'ai mis à ma clémence ?
Je voulais vous nommer Vice-Roi de la France,
Par l'Hymen d'Aliénor combler votre bonheur :
Elle a refusé tout.

HARCOURT.

Elle l'a dû, Seigneur.

Puis-je me plaindre hélas ! de sa vertu sévère ?....
Si j'accepte vos dons, je vends le sang d'un Frère.
Non, il n'est qu'un seul prix qui convienne à mon sort :
Sauvez ces Malheureux pour qui mon Frère est mort ;
Leur supplice est ma honte, mon cœur le partage.
La mort de Régulus dèshonora Carthage.

(Très-vivement.)

Craignez qu'un même affront ne vous couvre aujourd'hui.
Ceux que vous immolez sont aussi grands que lui :
Aux mêmes intérêts leur cœur se sacrifie,
A la gloire, à l'amour au bien de la Patrie.
Vous sur qui l'Héroïsme eut des droits si sacrés
Vous n'êtes plus vous-même... ou vous les admirés.
Votre ame en les perdant, gémit la première.

Vous démentez le cours de votre vie entière.
De cet égarement n'osez-vous revenir ?
Quel faux honneur encor semble vous retenir ?
Seigneur à tout mortel l'erreur est excusable ;
Un Prince y peut tomber sans devenir coupable ;
Il l'est, si sa fierté refuse d'en sortir.

ÉDOUARD.

Vous voulez me quitter croyez me fléchir !
Vous pensez, pour autrui, désarmer ma vengeance,
Quand vous vous apprêtez à trahir ma clémence !
Nonnon. Avec plaisir je perds ces malheureux.
Puisque c'est vous, Ingrat, que je punis sur eux.

HARCOURT.

Ingrat !.. Qu'ai-je reçu pour prix de mes services ?
J'aspire à vous sauver d'horribles injustices ;
Écoutez ma prière c'est vous acquitter.
Vos reproches cruels me forcent d'ajouter,
Qu'en défendant, Seigneur, ces illustres Victimes
Sur elles, près de vous j'ai des droits légitimes.
Si je n'eusse vaincu dans les champs de Créci,
Auriez-vous une grace à refuser ici ?

ÉDOUARD.

C'en est trop. Réprimez cette audace importune.
Vous avais-je mandé lorsque votre infortune
Vint, par mes prompts secours, relever ses débris ?
Vos services dès-lors sont des devoirs remplis.
Votre sang appartient au véritable Maître,
Qu'un serment libre saint vous force à reconnaître :
Je le suis... je sais contraindre au repentir•
Ceux de qui l'insolence en perd le souvenir.

[*Il sort.*]

SCENE VII.

HARCOURT, *seul.*

QUELLE confusion, & quel reproche infâme !
Je ne vis plus.... la Honte est le néant de l'Ame.
Voilà le terme affreux du bonheur passager
Qu'un rebelle Sujet trouve chez l'Etranger.
Si-tôt qu'il peut déplaire, on dépouille sans crainte
Le faste intéressé d'une amitié contrainte ;
La faveur disparaît : les flétrissans mépris
Lui rejettent l'horreur qu'il fait à son Pays :
Et tirant de sa faute un cruel avantage,
On veut que, sans murmure il dévore l'outrage.
On est juste..... Ah ! j'invite à marcher sur mes pas.
Ingrat, fuis je surpris de trouver des Ingrats ?
Tremblez ; faibles Sujets, qui trahissez vos Maîtres ;
Un Roi punit toujours ceux qu'il a rendu traîtres.
Mais allons voir ce Maire partageons son sort.
Qu'un si beau désespoir éternise ma mort ;
Qu'on dise en apprenant cet effort magnanime :
Il serait mort moins grand, s'il eût vécu sans crime.

Fin du troisième Acte.

Plusieurs Personnes ont exigé que l'on rétablît les deux premiers Vers de ce Monologue, qui n'ont pas été bien entendus à la première représentation, qui ont été changés ainsi aux représentations suivantes :

Ah ! je respire à peine, cette honte infâme
Dans un Néant affreux semble plonger mon âme.
Voilà le terme, hélas ! & c.

ACTE IV.

Le Théâtre représente la Prison.

SCENE PREMIERE.

SAINT-PIERRE, AURELE, AMBLÉTUSE, LES TROIS AUTRES
BOURGEOIS.

SAINT-PIERRE.

O MON Fils ! mes Amis ! qui l'eût pensé jamais,
Que nous habiterions ce séjour des forfaits ?
Ah ! sans doute, avant nous, ces chaînes flétrissantes
Ont courbé, sous leur poids, les Vertus gémissantes :
Mais combien de Mortels voudraient nous disputer,
Nous ravir aujourd'hui l'honneur de les porter
Que je te dois d'encens, Souverain de mon être !
Pour quels brillans Destins ta bonté me fit naître !
Si, dans l'obscurité, tu plaças mon berceau,
Les rayons de la Gloire entourent mon tombeau.
Je vois ce noble éclat, étendu sur la France

Des Siècles reculés franchir l'espace immense ;
Et Calais recevant, de vingt Peuples jaloux,
Un hommage immortel qu'il ne devra qu'à nous.

Jouïssons, mes Amis, de notre heure dernière,
Et des fruits qu'elle laisse à la Patrie entière :
Dans le sein l'un de l'autre épanchons à loisir
Ces délices du cœur, ces larmes de plaisir,
Qu'après le beau succès de leurs efforts suprêmes,
Répandent les Vertus contentes d'elles-mêmes.

AURELE.

Ah ! que, né d'un tel Père, un Fils s'en applaudit !
Mon âme, entre vos bras, s'enflamme & s'aggrandit.
Voilà comme aux Vertus, guidant mes pas dociles,
Vous saviez m'applanir leurs sentiers difficiles :
J'ai vu leur front sévère avec vous s'embellir :
Vous prêtiez au Devoir les charmes du Plaisir.

Dieu, qui place ma mort si près de ma naissance,
Vous donne de vos soins la digne récompense.
Que me desiriez-vous après les plus longs jours ?
Qu'une fin glorieuse en terminât le cours :
Plus que le Champ de mars votre Echaffaud m'illustre ;
Qui, son opprobre, Amis, nous donne un plus beau lustre.
Aux Victimes d'Etat qui livrent leur grand cœur,
Ce Théâtre de honte est l'Autel de l'honneur.

SAINT-PIERRE, *lui montrant les Bourgeois.*

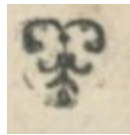
Ah ! j' y crois voir leur sang, le tien qui se confon- a
dent ;
A tes derniers sanglots mes entrailles répondent.

(A Amblétuse, montrant son fils.)

Avais-je, en l'élevant dans l'espoir le plus beau,
Formé tant de Vertus pour le fer d'un bourreau ?

(*Se reprenant avec chaleur.*)

Vous qui me connaissez, pardonnez ce murmure :
On pleure sa Victoire en domtant la Nature.
Jamais un cœur Français ne la peut étouffer.
Mais.... il en est plus grand d'oser en triompher :
Dans ces combats affreux tout son sang se soulève ;
Il Il marche au sacrifice, il frémit.... l'achève.



SCENE II.

MAUNI, LES SIX BOURGEOIS.

MAUNI, *à Saint-Pierre, en lui prenant la main.*

JE viens, digne Français, t'apporter des tributs
Que le plus juste orgueil n'aurait pas attendus.
Nos Chevaliers Anglais jaloux de ton courage,
Me députent vers toi pour t'offrir leur hommage :
S'ils n'offensaient leur Prince, au fond de ces cachots
Tu verrais à tes piés cette Cour de Héros.
Mais libre en t'admirant, comme en jugeant son Maître,
Londre va desirer de t'avoir donné l'être.

[*Aux six Bourgeois.*]

Votre amour pour vos loix pour votre Pays
D'un Peuple juste fier enchante les esprits.
L'Anglais est Citoyen : sa raison suprême
Veut qu'une Nation se chérisse eile-même :
Le lien fraternel qui joint tous les Humains,
Se serre en chaque État par d'autres nœuds plus saints :
Je sais que, mis au jour, nourri par l'Angleterre,

Je lui tiens de plus près qu'au reste de la Terre :
Je vois les mêmes nœuds de la France à ses Fils.
Je hais ces cœurs glacés morts pour leur Pays,
Qui, voyant ses malheurs dans une Paix profonde,
S'honorent du grand nom de Citoyens du Monde ;
Feignent, dans tout climat, d'aimer l'Humanité
Pour ne la point servir dans leur propre Cité :
Fils ingrats, vils fardeaux du sein qui les fit naître ;
Et dignes du Néant, par l'oubli de leur Etre.

SAINT-PIERRE.

Nous l'avouerons sans fard ; mourant pour les Français
Nous espérons laisser des noms chers aux Anglais :
Plus rivaux qu'ennemis d'un Peuple magnanime,
Notre plus beau laurier, Seigneur, est son estime.

MAUNI.

Cette estime n'esspas un titre infructueux :
Sachez quels sont pour vous nos efforts vertueux
L'Épouse d'Édouard, l'intrépide Isabelle,
Qui vient de triompher de l'Écossais rebelle,
Et qui, nous ramenant ses bataillons vainqueurs,
Peut-être en ce grand jour acheva vos malheurs
A la voix d'Aliénor, a pris votre défense
Et d'un Époux qui l'aime, implore la clémence.
Vous avez vu leur Fils qui dès ses premiers jours,
Éclipse Édouard même au plus haut de son cours :
Héros dans le combat, homme après la Victoire,
Les Vaincus consolés lui pardonnent sa gloire :
Son Perequi lui doit les palmes de Créci
Sans doute par ses soins va se voir adouci :
La Nature l'Amour pour vous d'intelligence,
Vont éteindre en son cœur cette soif de Vengeance.

AURELE, *avec transport.*

Mon Père... Ah ! vous vivrez.

MAUNI.

Après son noble effort ;
Vivant il jouira de l'honneur de sa mort.
Mais je vois Aliénor ses vives allarmes...

SCENE III.

ALIÉNOR, MAUNI,
LES SIX BOURGEOIS.

ALIÉNOR.

ILLUSTRES Malheureux, pardonnez à mes larmes
On daigne en me forçant de partir de ces lieux,
Laisser quelques momens... à mes derniers adieux.
Dans la cour du Palais, au-dessus de vos têtes,
J'ai trouvé l'échaffaud, les haches toutes prêtes.
Harcourt pâle, tremblant, les yeux égarés,
A détourné de moi ses pas désespérés ;
Sa voix ses sanglots expiraient dans sa bouche :
Ce seul mot a rompu son silence farouche :
Ils vont mourir... il suit en m'arrachant le cœur.

MAUNI.

Quoi ! Rien n'a désarmé le courroux du Vainqueur ;
Ni les pleurs de son Fils, ni les pleurs de la Reine ?

ALIÉNOR.

Eh ! que peut la Pitié sur cette âme inhumaine ?
N'a-t-il pas vu vingt fois d'un œil tranquille fier ;
Tomber des Légions fous la flâme le fer ;
Des Flottes s'écraser sur les Ondes sanglantes,

Enfin des Nations pour lui seul expirantes ?
Son orgueil s'accoutume à compter les Mortels
Comme de vils troupeaux nourris pour ses Autels ;
Vous-mêmes, ses amis, aux dépens de vos têtes
Il vous croit trop heureux d'acheter ses conquêtes
Des pleurs hélas ! des pleurs peuvent-ils amollir
Un cœur qui dans le sang apprend à s'endurcir ?

MAUNI.

Ah ! tant de résistance irrite mon audace.
Dût mon zèle rigide assurer ma disgrâce,
Faisons parler enfin la dure Vérité ;
D'un Homme d'un Anglais montrons la liberté.

SAINT-PIERRE.

Généreux Ennemi, qu'allez-vous entreprendre ?
Ah ! daignez écouter

MAUNI.

Je ne puis rien entendre.
Le danger quel qu'il soit, est moins pressant pour vous ;
Il vous couvre de gloire, la honte est pour nous.

[*Il sort.*]

SCENE IV.

ALIÉNOR LES SIX BOURGEOIS

ALIÉNOR.

AH ! du cœur d'Édouard c'esf en vain qu'il espère.
Il est inexorable tout craint sa colère :
Tel est son ascendant sur l'esprit des Soldats,

Qu'il réduit l'Anglais même à murmurer tout bas :
On blâme sa fureur mais elle est obéie.
Mes cris, mon désespoir mes refus l'ont aigrie.
Hélas ! votre salut en mes mains fut remis :
Mais je rougirais trop de vous dire à quel prix....

SAINT-PIERRE.

Vous avez fait le choix qu'on nous aurait vu faire ;
N'en parlons plus. Quel est le fort de votre Père ?

ALIÉNOR.

Lui seul pour vous encor me peut faire entrevoir
La tremblante lueur d'un faible doux espoir.
Édouard, consommant ses affreux Sacrifices,
Voulait que ce Héros partageât vos supplices...
Ah ! cessez d'en frémir. Attendri par mes pleurs,
Son Fils a prévenu ce comble des horreurs.
Par ses soins près du Roi, mon Père se va rendre
Et pour vous délivrer il veut tout entreprendre.
Vous connaissez Valois le tendre retour
Dont son cœur paternel a payé notre amour.
Oui, dût-il pour vous seuls céder une Province
Des Sujets tels que vous valent le plus grand Prince ;
Il va mettre à vos jours le même prix qu'aux siens,
Et la rançon des Rois est due à leurs Soutiens.

SAINT-PIERRE.

Inspire mieux mon Maître, ô Puissance céleste !
Et défends sa bonté d'un conseil si funeste.
Partez opposez-vous à ce dangereux soin ;
Qu'on permette ma mort, l'État en a besoin.

Vous voyez cette guerre en disgraces féconde
De nos débris fameux couvrir la Terre l'Onde :
Chez les Français, toujours l'excès du Sentiment
Augmente le bonheur, rend le malheur plus grand :
Peu faits aux longs revers, las de voir leur courage

Servir à leur défaite hâter leur naufrage
Dans un dépit amer, hélas ! ils ont pensé
Que le Siècle est déchu, que leur règne est passé.
Mais qu'il s'élève enfin dans cette erreur commun
Une âme inébranlable aux coups de l'Infortune.
Digne de nos Aïeux de ces tems si chers
Où les Lys florissans ombrageaient l'Univers ;
Et vous verrez soudain par tout ce Peuple avide,
Saisir, suivre éгалer son audace intrépide ;
Devenus ses Rivaux de ses Admirateurs,
Son noble enthousiasme embrâsera les cœurs :
Indignés d'avoir pu désespérer d'eux-même,
Ils forceront le Sort par leur constance extrême ;
Et peut-être à l'Etat rendront un plus beau jour,
Que ces jours qu'il croyait regretter sans retour.
Voilà de notre mort les fruits inséparables ;
Notre sang va partout enfanter nos semblables.

AMBLÉTUSE.

Bien plus. Si du Destin les nouvelles rigueurs
Chez nos Neveux un jour ramenaient nos malheurs ;
Du Héros de Calais l'impérieux exemple,
Que la Gloire, à leurs yeux, offrira dans son Temple,
Jusques au fond des cœurs attendris confus
Ira chercher l'Honneur, éveiller les Vertus ;
Et dans les Citoyens du rang même où nous sommes,
Déployer le Génie l'âme des Grands-Hommes.
C'est ainsi qu'un Mortel, surpassant ses souhaits
Par une belle mort se survit à jamais ;
Et qu'après un long cours de Siècles d'années
De sa Patrie encore on fait les destinées.

ALIÉNOR.

O courage ! ô Vertu ! dont l'héroïque ardeur ;
Étonnant la raison s'empare de mon cœur.

Ils sont presque approuver à mon âme ravie,
Et desirer pour eux ce trépas que j'envie.
Valois leur devra tout.... souvent, en effet,
Le fort des Souverains dépend d'un seul Sujet.
Harcourt trahit son Prince d'Artois l'abandonne
Un Maire de Calais raffermi sa Couronne !
Quelle leçon pour vous, Superbes Potentats !
Veillez sur vos Sujets dans le rang le plus bas :
Tel qui, sous l'Oppresseur, loin de vos yeux, expire,
Peut-être quelque jour eût sauvé votre Empire.
Malheureux, fiez-vous aux fureurs d'Édouard :
Les offres de Valois arriveront trop tard.

SCENE V.

ALIÉNOR, LES SIX BOURGEOIS,
UN OFFICIER ANGLAIS, GARDES.

L'OFFICIER.

MADAME, éloignez-vous. Toujours plus implacable,
Édouard a signé cet Arrêt exécutable.
Si vous ne vous hâtez de fuir ces tristes lieux,
On va sur l'échaffaud les conduire à vos yeux.

ALIÉNOR, *à sa Suivante.*

Fuyons.... Soutenez-moi. La force m'abandonne.
L'appareil de leur mort me suit m'environne.
(*A Saint-Pierre.*)

Mon Père pardonnez, je tombe dans vos bras :
Recevez ce doux nom que je vous dois : hélas !
Vous m'avez inspiré la Vertu....

SAINT-PIERRE.

Le courage.

ALIÉNOR.

Ah ! ce fatal moment n'en permet point l'usage.

Pleurer ceux qu'on admire est-ce les offenser ?...
Que n'ai-je sur Harcourt de tels pleurs à verser ?
Quoi ! le fer va frapper le Fils auprès du Père
Sur les corps expirans de leur Famille entière !
L'horreur glace mes sens m'étouffe la voix.

SAINT-PIERRE, *un peu attendri.*

Adieu, Madame.

ALIÉNOR.

Adieu, pour la dernière fois.

(*Elle sort.*)

SCENE VI.

SAINT-PIERRE, LES SIX BOURGEOIS, L'OFFICIER,
GARDES.

SAINT-PIERRE.

FAUT-IL vous suivre ?

L'OFFICIER.

Hélas ! j'attends l'ordre terrible.

SAINT-PIERRE.

Anglais, vous pleurez tous.

L'OFFICIER.

Ton courage invincible

Semble épuiser le mien... Quel surcroît de douleurs,
Quand la Vertu sourit à ses bourreaux en pleurs !

SAINT-PIERRE, *embrassant les Bourgeois.*

On vient. Embrassons-nous... Je marche à votre tête.
Martyrs de la Patrie, allons, la palme est prête.

(*Il va pour sortir.*)

Mais.... que nous veut Harcourt ?

SCENE VII.

SAINT-PIERRE, AURELE, LES SIX BOURGEOIS,
HARCOURT, L'OFFICIER, GARDES.

HARCOURT, *à l'Officier aux Gardes.*

SORTEZ, braves Guerriers ;
J'ai des ordres secrets pour voir ces Prisonniers.

[*L'Officier & les ardes sortent.*]

[*Aux Bourgeois.*]

Français.... Ah ! de ce Nom ne pourrai-je être digne ?

(*A Saint-Pierre seul.*)

Je vois qu'à mon aspect votre vertu s'indigne ;

Oui, j'ai perdu mon Frère, vous, mon Pays ;
Cette main fume encor du sang de votre Fils :
Mais je viens adoucir le fort qui vous menace,
De ce jeune Guerrier j'apporte ici la grace.

SAINT – PIERRE *avec joie,*

Ciel !

HARCOURT.

Il serait affreux que du commun malheur
Une seule Famille épuisât la rigueur....

SAINT-PIERRE.

Quoi !... quelqu'autre pour lui s'offre-t-il au supplice ?

HARCOURT.

[*Vivement, comme une chose qui lui échappe,*]

Sans doute, un autre y court avec plus de justice

(*A Aurèle en se reprenant.*)

Partez, l'échange est fait, marchez au Camp Français
Il n'est pas loin du nôtre, vos guides sont prêts.
Allez, renonçant à des Vertus stériles
Plus que votre trépas rendez vos jours utiles ;
Vous pourrez, dans une heure, assurer à mon Roi
Qu'Harcourt ne mourra pas sans lui prouver sa foi,

AURELE.

Mon Père.... Non, Seigneur. Qui ? moi, que j'abandonne....

HARCOURT.

C'est au nom d'Édouard qu'ici je vous l'ordonne.
Partez.

AURE LEavec *fureur*.

Quel est celui dont l'injuste Vertu,
S'offrant pour me sauver....

SAINT-PIERRE.

Eh ! le méconnais-tu ?...
C'est Harcourt.

HARCOURT, *troublé*.

Moi !

SAINT-PIERRE.

Vous-même. Oui, je lis dans votre me
J'y surprends un projet que j'admire je blâme :
Vous juriez ce matin de nous suivre au trépas ;

Vous trompez Édouard, vous ne m'abusez pas.

HARCOURT.

Eh bien ! s'il était vrai, ce projet équitable
Qui, sauvant l'innocent, devouerait le coupable ?

AURELE.

Quoi ! je consentirais ?

SAINT-PIERRE.

Vous oseriez penser ?....

HARCOURT, impétueusement.

Il doit y consentir, vous l'y devez forcer.
Je conçois vos refus, j'entreprends de les vaincre :
C'est peu de vous toucher, j'aspire à vous convaincre ;
Le tems presse. Écoutez. Ce n'est point vous, hélas !
Intrépide Vieillard, que j'arrache au trépas :
L'Honneur peut murmurer que ce grand sacrifice
Soit votre digne ouvrage, sans vous s'accomplisse,
Je le sais. Mais ce Fils, qu'au milieu des tourmens
Un zèle aveugle immole à la fleur de ses ans ;
Lui que dans votre cœur reclame la Nature ;
Lui, ce Héros naissant, dont la grandeur future
Aux vœux de nos Guerriers s'annonce avec éclat,
Vous devez ses Vertus aux besoins de l'Etat.
Choisissez entre nous comme choisit la France.
Croyez-vous qu'un moment sa Justice balance,
Qu'elle souffre qu'un sang si cher à son amour
Par mes crimes deux fois soit versé dans un jour ?
Mourant sans votre Fils, votre gloire est la même :
Et si vous m'admettez à cet honneur suprême :
Quels que soient mes forfaits je les répare tous ;
C'est un laurier de plus pour la France pour vous.
Songez surtout, songez qu'à ce jeune courage
Des fruits de votre mort vous devez l'héritage :

Avec combien d'ardeur on verra nos Français
Suivre aux combats le Fils du Héros de Calais
Pour ses heureux talens quelle vaste carrière !
Ah ! voyez-le venger sa Famille son Père ;
Voyez-le s'ennoblir au milieu des lauriers,
Monter sur votre tombe au rang des Chevaliers
Et fonder de Héros une Race nouvelle,
Digne dans tous les tems d'une source si belle ;
Se vouant d'âge en âge à la gloire des Lys ;
Et que vous immoliez dans ce vertueux Fils.....
Eh bien ! ce tendre espoir vous arrache des larmes...

(Avec transport à Aurèle, en lui présentant son épée.

Pars, accepte ce fer, rends l'honneur à mes armes.

AURELE.

Moi, tromper Edouard, fuir me parjurer,
De mon Père expirant oser me séparer ;
Moi, qui m'étais flatté qu'une pitié soudaine ;
Voyant tomber ma tête épargnerait la sienne !

HARCOURT.

Tu redoubles ses maux en y joignant les tiens.

AURELE.

Je soulage mes maux en partageant les siens.

HARCOURT.

L'espoir de la venger....

AURELE.

L'horreur de lui survivre.....

HARCOURT.

Te défend de mourir.

AURELE.

Me contraint de le suivre.

HARCOURT.

Malheureux, mais nos jours sont le bien de l'Etat.

AURELE.

Vivez donc en Héros, moi je meurs en Soldat.

Les besoins de l'Etat demandent un Grand Homme :

La France vous regarde la Gloire vous nomme.

SAINT-PIERRE.

(A Harcourt.)

Mon fils, mon digne fils. Calmez ces vains transports,

L'aveugle désespoir égare vos remords,

Seigneur. Eh ! se peut-il que votre âme séduite

Pense qu'envers mon Roi votre mort vous acquitte ?

Vous, devenu coupable envers l'Etat lui,

Pour les avoir privés de leur plus ferme appui,

Vous vous perdez encore, inutile victime :

Ah ! loin de réparer, c'est consommer le crime.

Allez sauver la France d'une heureuse main

Retirer tous les traits dont vous perciez son sein :

Que je rende, en mourant, à cette auguste Mère,

Le plus grand de ses Fils.... le plus nécessaire.

De nos jeunes Français l'imprudente chaleur

Des Vertus du Guerrier n'a plus que la valeur :

Vous seul, creusant encor l'art profond de la Guerre,

Vous reglez d'un coup d'œil les destins de la Terre :

Par une longue étude d'assidus travaux,

Vos talens ont surpris les secrets des Héros :

Ramenez dans nos Camps cette noble science

L'âme du vrai Courage l'œil de la Prudence ;

Cet art, qu'apprit de vous notre injuste Vainqueur.

Allez, que mon Pays vous doive son bonheur.

Je vous mets dans les bras de la France affligée ;

Expirez digne d'elle, après l'avoir vengée.

HARCOURT.

Ah ! peut-elle jamais me confier son sort ?

SCENE VIII.

Les Acteurs précédens, L'OFFICIER, GARDES.

L'OFFICIER, à *Harcourt*.

SEIGNEUR, l'ordre est venu... je les mène à la mort.

HARCOURT, à *Saint-Pierre* à son fils.

Vous triomphez, cruels ! votre affreuse constance

Me ravit, sans retour, ma dernière espérance....

Mais, avant votre mort, venez voir mon trépas.

(Il sort furieux.)

SAINT-PIERRE.

(A son fils.)

Vivez pour votre Roi, .. Viens mourir dans mes bras.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ÉDOUARD, MAUNI.

ÉDOUARD.

J'AI pesé vos raisons, j'en conçois l'importance.
Souvent la Politique invite à la Clémence.
J'excuse, dans Harcourt, une aveugle chaleur,
Premier emportement de l'extrême douleur :
Sans vous, par son orgueil, ma colère allumée,
L'eût dépouillé du rang de Chef de mon Armée.
Le Peuple de Calais, dans mon Camp retenu,
Peut-être par mes soins va m'être ici rendu.
Je ne puis trop tenter pour fléchir sa constance
Et je sens qu'il y va du Thrône de la France :
Ces superbes Vaincus échappés à mes Loix,
Iraient partout apprendre à rejeter mes droits.
Sur ce Maire employons mon heureuse industrie :
Je connais le Vulgaire ; il chérit peu sa vie,
Lorsqu'en un sort obscur il la voit consumer :
Mais s'il peut être Grand, il commence à l'aimer.

Je sais ses préjugés l'art de les détruire ;
Tel brave les tourmens, qu'un bienfait peut séduire ;
Et les Rois ont toujours un charme impérieux
Sur ces derniers Humains nés nourris loin d'eux.
Ce Maire a vu de près l'appareil du supplice :
Qu'il vienne en ce moment.

MAUNI.

Je doute qu'il fléchisse.
O mon Roi ! si son cœur résiste à vos efforts,
Vous êtes grand, mais fier : redoutez vos transports.

(*Il sort.*)

SCENE II.

ÉDOUARD, SAINT-PIERRE.

ÉDOUARD, *assis.*

Viens, superbe Ennemi, qui prends pour l'Héroïsme
Le courage insensé d'un ardent Fanatisme,
Un Monarque indulgent qui chérit les Vertus,
Daigne, dans tes pareils, en respecter l'abus.
Ma bonté qu'indigna ton audace obstinée
Veut à ton choix enfin laisser ta destinée :
Et plaignant une erreur que tu peux abjurer,
Au lieu de te punir, consent de t'éclairer.
Ouvre les yeux. J'ai fait recueillir dans mes Tentes
De tes Concitoyens les troupes défaillantes :
Victimes de la Faim d'un farouche Orgueil,
Ils tombaient, les chemins devenaient leur cercueil :
Pour aller jusqu'au Roi que leur cœur me préfère,
Il faut que ma bonté soutienne leur misère.
Déjà ces malheureux, par mes ordres nourris,

D'un bienfait imprévu paraissent attendris :
Tu pourrais achevant leur conquête facile
Les ramener d'un mot dans le sein de leur Ville ;
Tes jours sont à ce prix. Ton grand cœur plaît au mien
Et mon Fils se promet d'être l'ami du tien.
Cède au Tems, au Vainqueur, que seul tu dois connaître
Laisse au sort des Traités à fixer ton vrai Maître ;
Voilà tous les devoirs où tu dois t'arrêter.
Crois-tu que ton supplice engage à t'imiter ?
Quels Grands, sur l'échaffaud, te prendront pour modèle ?
Va, les seuls Rois heureux ont une Cour fidèle :
Et si je règne enfin, tu n'es dans l'avenir
Qu'un Criminel obscur que la Loi fit punir.

SAINT-PIERRE.

Seigneur, j'ai désiré, pour prix de mon courage,
Le bien de mon Pays, sa gloire, son suffrage.
Si la France succombe enfin sous vos exploits,
Il m'est doux que mon nom périsse avec ses Loix.
Vos armes cependant sont loin de les détruire ;
Je le vois par les soins qu'on prend pour me séduire.
Oui, sur ma Nation sur son génie ardent,
D'un éclat de Vertu vous craignez l'ascendant :
Mais le coup est porté. Si jamais ma faiblesse
De mes premiers efforts démentait la noblesse ;
Le sentier de l'Honneur que mes pas ont tracé
Par mon lâche retour ne peut être effacé :
Vos bontés, sur les cœurs, obtiennent quelque empire ;
Mais le Français combat l'Ennemi qu'il admire ;
Leur valeur va s'accroître encor par vos bienfaits
Ils voudront en Vainqueurs, ... les rendre à vos Sujets.

ÉDOUARD.

Mais comptes-tu pour rien la faveur légitime

SAINT-PIERRE.

J'aurais votre faveur, perdrais votre estime.
Vous méprisiez d'Artois en le comblant d'honneurs,
Vous allez m'envier chargé de vos rigueurs.
Eh ! comptez-vous pour rien la foi pure sacrée
Qu'à Valois... votre bouche la mienne ont jurée ?
Mon cœur la gardera jusqu'au dernier soupir ;
Je n'ai pas, comme vous, le droit de la trahir.
Dieu ! que la Politique avilit la Couronne
Que la Probité simple honorerait le Thrône !
Valois de ses sermens ne fait point s'affranchir ;
Trompé par ses Rivaux est ce à lui d'en rougir ?
Eh ! comment à mon Roi deviendrais-je infidèle
Quand j'ai devant les yeux sa vertu pour modèle ?

ÉDOUARD, *se levant.*

Eh ! bien ! cours au Trépas, que tu sembles chercher ;
Ton insolent Orgueil te pourra coûter cher.
A la Rébellion tu joins encor l'outrage !
Mais je ferai pâlir ton superbe courage.
Que le coupable sang de ton Fils expiré
Repaisse, avant ta mort, ton œil dénaturé.
Toi seul es son bourreau ; ses derniers cris peut-être
Dans le fond de ton cœur me vengeront d'un Traître.

SAINT-PIERRE, *tremblant.*

O mon Fils ! quel moment pour ce cœur paternel !.

[*Reprenant sa fermeté.*]

Mais... tu souffrirais plus à me voir criminel.

ÉDOUARD.

Inhumain !

SAINT-PIERRE.

C'est trop perdre menace promesse »

J'ai honte que pour moi tant de fierté s'abaisse :
Je crois voir sur nous deux les yeux de l'Univers ;
Les yeux de l'Avenir de toutes parts ouverts :
On regarde Édouard conseillant l'infâmie.
Pour corrompre un Sujet épuisant son génie :
Quel Mortel, de mon sort, ne serait pas jaloux ?
Vous me forcez, Seigneur... d'être plus grand que Vous.

DOUARD.

(Mauni entre avec les Gardes.)

Gardes... Qu'avec les siens on le traîne au supplice.

(Les Gardes emmènent Saint-Pierre.)

SCENE III.

ÉDOUARD, ALIÉNOR, MAUNI, UN HÉRAULT D'ARMES,
GARDES.

ALIÉNOR, à Mauni, voyant qu'on emmène Saint-Pierre.

AH ! Mauni, suspendez ce fatal sacrifice.

[A Édouard.] [Mauni sort.]

Par votre ordre, Seigneur je quittais ces remparts ;
Ce Hérault de Valois a frappé mes regards ;
Et sa voix m'annonçant les plus heureux présages,
Je reviens avec lui racheter nos Otages.
Nous ignorons du Roi le généreux dessein ;
Lui-même, en cet écrit, l'a tracé de sa main :
Mais on fait seulement qu'une offre inespérée
De ses Sujets proscrits rend la grace assurée.

ÉDOUARD, lisant la lettre.

Toi, qui t'osant nommer le vrai Roi des Français,
Dans les flots de leur sang sais chanceler leur Thrône ;

Si tu veux épargner les Héros de Calais,
Je t'offre les moyens d'acquérir ma Couronne.
Viens seul avec moi seul par un noble combat,
Finir tous les malheurs de nos Sujets fidèles :
Notre intérêt n'est point l'intérêt de l'État ;
En dignes Chevaliers terminons nos querelles.
[Avec transport.] [A ses Gardes.]
Tous mes vœux sont remplis. Qu'on brise l'échaffaud
Que de riches présens on charge ce Hérault :
Rendez lui ces captifs qu'à Valois j'abandonne,
Valois.. mérite enfin de disputer mon Thrône.
[Au Hérault.]
Va qu'il choisisse l'heure fasse ouvrir le champ ;
Cours, je me rends moi-même aux bornes de son Camp.

ALIÉNOR, au Hérault.

Arrête. Il faut apprendre aux Français qui l'ignorent
Cet excès de vertu du Maître qu'ils adorent.
Peuple, ton Souverain veut s'exposer pour toi ;

[en regardant Édouard.]

Et l'on te blâme encor d'idolâtrer ton Roi !
Non, Seigneur ; ce Cartel qu'en frémissant j'admire ;
Non, il n'aura jamais l'aveu de notre Empire.
Mais... Melun dans ces lieux.

SCENE IV.

ÉDOUARD, ALIÉNOR, MELUN ; MAUNI, LE HÉRAULT
D'ARMES, GARDES.

ALIÉNOR.

AH ! Comte, savez-vous

Pour quel dessein le Roi vient de nous tromper tous ?

MELUN.

J'ai surpris dévoilé, publié ce mystère ;
Et j'accours, sur le cri de notre Armée entière ;
Désavouer du Roi l'imprudente valeur,
Et rompre ce combat, vain projet d'un grand cœur.
Oui Prince, c'est en vain qu'il ouvre la carrière,
Tous nos cœurs à Valois serviront de barrière.

Non pas que le succès allarme nos esprits.
Mais pour mon Roi vainqueur voyons-nous quelque prix ?
Quand il vient hasarder le Sceptre de la France,
Celui de l'Angleterre est-il dans la balance ?
Avez-vous consulté votre Sénat jaloux ?
Ce combat inégal n'a de prix que pour vous.
Je sais que pour Valois, le meilleur de nos Princes,
Notre sang épargné vaut toutes vos Provinces ;
Mais, Seigneur le répandre est notre premier bien,
Puisqu'il en est avare, prodigue du sien.
D'ailleurs, Maître de tout, l'est-il de sa personne ?
Peut-il à d'autres Rois transporter sa Couronne,
Aux mains d'un Étranger l'exposer aujourd'hui ?
La Loi qui fait le Prince est au-dessus de lui.
Quand vous immoleriez Philippe ses Fils même ;
Vainement votre front attend son Diadème :
Tout le sang des Capets coulât-il par vos coups,
Les derniers des Français ont des droits avant vous.
Je parle au nom des Grands, du Peuple de l'Armée :
Mes devoirs sont remplis.

[Il sort avec le Hérault d'Armes.]

SCENE V.

ÉDOUARD, ALIÉNOR, MAUNI, GARDES.

ÉDOUARD, furieux.

O Colere enflammée !...
L'accord de deux Rivaux n'est donc qu'un vain bonheur !...
Ingrate Nation qu'a chéri mon erreur
Je vais justifier l'horreur que je t'inspire :
Qui ne peut te soumettre osera te détruire.
Si je ne puis régner dans les murs de Paris,
Tremble, je régnerai sur leurs sanglans débris.
C'est ici le dépôt de vengeance de haine
D'où j'enverrai la mort aux rives de la Seine :
Je ferai de la France un plus affreux desert
Que celui qu'à mes yeux ces remparts ont offert :
On verra, sous les coups d'un Vainqueur d'un Maître,
Dans la flâme le sang vos Cités disparaître :
Que de la Loire au Rhin des Alpes aux deux Mers :
Des nuages de cendre obscurcissent les airs :
Qu'immolés à l'instant ce Maire ses complices
D'un courroux immortel consacrent les prémices.

[Il tombe dans un fauteuil, tout hors de lui.]

MAUNI.

Seigneur...

ÉDOUARD.

Allez, vous dis-je ?

ALIÉNOR.

O transports pleins d'horreurs !
Altière Ambition voilà donc tes fureurs !
Tu sais de l'Homme un Tigre ; ta rage effrenée..

ÉDOUARD, *s'apercevant que Mauni ne part point.*

Avez-vous entendu la loi que j'ai donnée ?
Qu'on les mène à la mort.

MAUNI, *sans dureté.*

J'ai suivi vos drapeaux.
Pour guider vos soldats non pas vos bourreaux :
Seigneur je vous l'ai dit, vous devez m'en croire,
Plus que votre faveur je chéris votre gloire :
L'Anglais n'est point esclave en vous devant sa foi :
Vous m'avez confié la gloire de mon Roi,
C'est un dépôt sacré dont j'aimais à répondre :
Si vous le retirez j'en vais gémir à Londres.

EDOUARD, toujours assis.

A un Officier.]

Téméraire sortez... Vous allez m'obéir.

[Mauni & l'Officier sortent.]

ALIÉNOR

Harcourt vous abandonne Mauni va vous fuir !
O Maire de Calais, fois sur de ta vengeance ;
Ton Rival, de ta mort, va répondre à la France.

EDOUARD, *se levant.*

Comment ! ce vil Sujet, vous l'égalez à moi !

ALIÉNOR.

Un Sujet vertueux, s'immolant pour son Roi,
Vaut bien un Roi, Seigneur, cruel dans sa victoire,
Embrâsant l'Univers pour une ombre de gloire.
Vous, Vassal de la France Sujet de Valois
Du sang que vous versez vous rendrez compte aux Loix :
Par vos rébellions, les champs de l'Aquitaine
Reviendront pour jamais sous la main Suzeraine :
Vos neveux dépouillés de ce Fief paternel,
Maudiront l'artisan d'un désastre éternel :
Né pour être l'exemple l'amour de la Terre,
Vous serez le fléau même de l'Angleterre ;
Et l'Humanité sainte expirant dans les pleurs,

Viendra vous reprocher des Siècles de malheurs.

SCENE VI.

EDOUARD, HARCOURT, ALIÉNOR, GARDES.

HARCOURT.

EDOUARD, j'ai rendu vos fureurs légitimes.
Mes soins, à l'échaffaud arrachent vos victimes ;
Elles sont maintenant près du camp de mon Roi.

EDOUARD.

Perfide, oses-tu bien...

ALIÉNOR *avec une joie tranquille.*

Il est digne de moi.

EDOUARD.

Quoi ! Ces Français si fiers, qui bravaient le supplice,
S'abaissent, pour le fuir, au plus lâche artifice ?

HARCOURT.

Non. Je les ai trompés, sans paraître à leurs yeux.
A peine le Hérault est entré dans ces lieux,
J'ai publié, Seigneur, qu'en vos mains apportée,
A l'instant leur rançon venait d'être acceptée :
J'ai supposé votre ordre hâté leur départ,
Avant Melun lui-même ils quittaient ce rempart.
Votre armée, autour d'eux, chantant leur délivrance,
Confirmait leur erreur servait ma prudence.
Entendez-vous ces cris ? Tous les cœurs sont jaloux
De vanter les vertus que j'annonçais en vous.

Pour ces Infortunés je vous donne ma vie ;
Qui causa leur malheur, pour eux se sacrifie ;
C'est le moindre devoir. Remplissez donc vos vœux ;

Rassemblez sur moi seul leurs supplices affreux...

EDOUARD.

Tu les as mérités.

HARCOURT.

Ce n'est point quand mon zèle
Vient de vous épargner une honte éternelle ;
Mais lorsque trahissant mon Prince mon Pays,
J'ai porté la victoire à leurs fiers ennemis.

[*A Aliénor.*]

Ah ! j'en pleure de honte. Ah ! dites à mon Maître
Que je meurs son Sujet digne enfin de l'être.

[*Avec transport.*]

J'abjure entre vos mains le serment détesté
Qu'à son Rival heureux ma fureur a prêté...

EDOUARD.

Traître, qui m'as promis comme au Roi légitime...

ALIÉNOR.

Le parjure est vertu quand on promet le crime.

EDOUARD.

Votre amour fait son crime sa perte en ce jour.

ALIÉNOR.

Il s'immole à sa gloire, non à mon amour.
Mais l'Amour peut enfin reprendre sa puissance ;
Il ne fut point son guide il est sa récompense.
Cher Harcourt, je te rends te prouve ma foi ;
Je mourrai ton amante mourrai près de toi.
Que vois-je ?

EDOUARD.

Ciel !



SCE NE VII. & *derniere.*

EDOUARD, HARCOURT, ALIÉNOR ; MAUNI, SAINT-PIERRE, AURELE, AMBLÉTUSE, LES TROIS AUTRES BOURGEOIS, GARDES.

HARCOURT, à *Saint-Pierre.*

C'EST vous !

SAINT-PIERRE, à *Harcourt.*

À *Edouard.*] J'ai sçu votre artifice :
Et vous voyez, Seigneur, si j'en fuis le complice.
Nous marchions, regrettant un glorieux trépas ;
Mais le brave Melun vient d'atteindre nos pas :
Son trouble à notre aspect, sa joie embarrassée
De soupçons importuns ont rempli ma pensée.
J'ai pressé sa franchise : à notre fermeté
Sa candeur héroïque a dû la vérité.
O mon Roi ! quel amour ! quels exemples sublimes !
Tu hazardais tes jours... Reprenez vos victimes
Seigneur. Sur mon Pays quels que soient vos projets.
Vous connaissez enfin le Maître les Sujets.

EDOUARD.

Je demeure interdit.

[*Il reste appuyé sur un fauteuil,]*

HARCOURT, à *Saint-Pierre.*

Ah ! la mort nous rassemble
Vous ne trahirez pas tous mes desirs ensemble.

[A Aliénor.] [Prenant la main de Saint-Pierre.]

Adieu... Marchons, Amis.

[Ils sont un pas en silence.]

AURELE regardant Edouard son Pere.

Je cède à mon effroi.

Seigneur... [Il se jette aux pieds d'Edouard.]

SAINT-PIERRE se retournant.

Mon fils, aux pieds d'un autre que son Roi !

AURELE à son Père.

Oui, j'ose demander, (c'est ma seule priere,)

[A Edouard.]

De mourir le premier... loin des yeux de mon Père.
Seigneur, songez au vôtre... Ah ! quand des fers brûlans
Étaient prêts de percer d'embrâser ses flancs ;
Si tombant aux genoux de son Juge inflexible
Vous eussiez vû ce Tigre à vos pleurs insensible,
Le frapper, vous couvrir de son sang paternel...
Vous fûtes malheureux, vous êtes cruel !

SAINT-PIERRE, relevant son Fils.

Leve-toi je rougis...

EDOUARD.

Où suis-je ? quel murmure,
Quels cris attendrissans jette en moi la Nature !

ALIÉNOR.

Ah ! Seigneur, gardez-vous d'en étouffer la voix ;

Le Monde est trop heureux quand elle parle aux Rois.

EDOUARD.

Par tant de traits puissans mon ame est pénétrée !
Quel bandeau tombe enfin de ma vue égarée !
De combien de Héros je suis environné !
Par combien de vertus je me sens condamné !
Ma fière ambition m'allait conduire au crime.
Gloire Idole des Rois, le Peuple est ta victime.
Ah ! je veux me punir. Je le veux. Je le dois....
O Ciel ! quel sacrifice il faut faire à Valois !...
Mais n'importe... Vivez, ô généreux courages...

AURELE.

Mon Pere !

EDOUARD.

De la Paix soyez les premiers gages ;
Allez. Si vos vertus ont aigri mon courroux,
D'un Roi que vous servez on peut être jaloux.

[*A Harcourt.*]

Toi, qui les as sauvés de ma fureur extrême
Tu me rends à l'Honneur, je te rends à toi-même ;
Retourne vers ton Roi. Qu'il juge, par ce don,
Si de son Ennemi je veux garder le nom.
En vain depuis trois ans, la Fortune l'accable
Un Peuple si fidèle est un Peuple indomtable.
Lorsque sur les Français je prétendis régner
Je cherchais leur amour que j'espérais gagner :
Mais il faudrait les vaincre en Tyran sanginaire :
S'il n'est un don des cœurs, le sceptre peut-il plaire ?
Je renonce à leur Thrône.

MAUNI, *avec fermeté.*

Ah ! je vous reconnais.

Voilà le noble orgueil d'un cœur vraiment Anglais.

EDOUARD, *prenant la main de Mauni.*

C'est par d'autres vertus qu'on va me reconnaître,
Je veux faire, aux Français, regretter un tel Maître.

SAINT-PIERRE.

Seigneur, par vos vertus, attendez des Français
Respect, estime, amour,... & non de tels regrets.
Daignez, en ce moment, recevoir notre hommage.
L'honneur d'un beau trépas a flatté mon courage ;
Mais je vais vous devoir le bien de mon Pays :
Ma vie est un présent qui m'est doux à ce prix.

ALIÉNOR.

Grand Prince avec mon Roi, que de nœuds vous
rassement !

Le Ciel fit pour : aimer les cœurs qui se ressemblent.
Ah ! de l'Humanité rétablissez les droits ;
A l'Europe, tous deux, faites chérir ses loix ;
Que, par vous, des Vertus cette Mère féconde,
Soit la Reine des Rois, & l'Oracle du Monde.

FIN.

NOTES HISTORIQUES

Sur le SIÈGE DE CALAIS.

Je crois devoir commencer par le récit entier de l'évènement qui fait le sujet de la Tragédie qu'on vient de lire. On verra sans doute avec plaisir, ce récit tel qu'il est dans Froissard, Auteur contemporain. La naïveté de son vieux langage porte l'empreinte de la vérité. J'en retrancherai seulement quelques circons tances inutiles j'y changerai quelques mots devenus inintelligibles pour le commun des Lecteurs.

RÉCIT DE FROISSARD.

JEAN DE VIENNE, Gouverneur de la Ville, monta aux Créneaux fit signe à ceux de dehors qu'il voulait parler à eux. Quand le Roi d'Angleterre ouit cette nouvelle il y envoya Monseigneur Gaultier de Mauny Messire Basset. Jean de Vienne leur dit : chers Seigneurs, vous êtes vaillans Chevaliers en fait d'armes, savez que le Roi de France nous a céans envoyés, commandé que nous gardassions cette Ville Chastel. Nous en avons fait notre pouvoir : mais nous n'avons plus de quoi vivre. Il nous

faudra tous mourir ou enrager de famine, si le Gentil Roi votre Seigneur n'a merci de nous. Laquelle chose lui veuillez prier, & *qu'il nous laisse aller tout ainsi que nous sommes, & veuille prendre la Ville le Châtel, & tout l'avoir (toutes les richesses) qu'il y a dedans. Il en trouvera assez.* A ce répondit Messire de Mauny : Nous savons partie de l'intention de Monseigneur le Roi ; car il nous l'a dit. Sachez *que ce n'est mie son entente que vous puissiez aller ainsi ; ains son intention est que vous vous mettiez vous à sa pure volonté, pour rançonner ceux qu'il lui plaira, ou pour faire mourir.* Monseigneur Jean de Vienne dit : ce serait chose trop dure pour nous : Nous sommes céans un petit nombre de Chevaliers Écuyers qui avons servi notre Souverain Sirecomme vous serviriez le vôtre en pareil cas : mais nous souffririons tout au monde plutôt que nous consentissions que le dernier de la Ville fut plus maltraité que nous. Nous espérons de la Gentillesse (de la générosité) du Roi d'Angleterre que son dessein changera. Mauny (ou Manny) retourna vers le Roi, qui dit n'avoir volonté de faire autrement. Monseigneur, lui dit Mauny vous pourriez bien avoir tort : car vous donnez très-mauvais exemple. Si vous nous envoyez en aucune de vos Forteresses, nous n'irons mie si volontiers ; si vous faisiez ces gens mettre à mort ; ainsi ferait-on de nous en semblable cas. Ces paroles furent soutenues par tous les Barons qui étaient présents. Eh ! bien dit le Roi d'Angleterre, je ne veux mie être seul contre tous : vous direz au Capitaine de Calais que la plus grande grace qu'il pourra trouver en moi, c'est qu'ils partent de la Ville six des plus notables Bourgeois, les chefs nuds, les hars au col, d'eux je ferai à ma volonté le rémanant prendrai à merci. Mauni retourna vers Jean de Vienne qui assembla les Bourgeois leur fit rapport des paroles d'Édouard. Lors se mirent à pleurer femmes enfans : il n'est cœur si dur qui n'en eût pitié. Après se leva Eustache de Saint-Pierre *le plus riche Bourgeois de la Ville*, lequel dit devant tous. Seigneurs : grands & petits, grand méchef serait de laisser

mourir un tel Peuple qui cy est par famine ou autrement, quand on y peut trouver quelque moyen. Et serait grande grace envers notre Seigneur qui de tel méchef le pourrait garder. J'ai en droit de moi si grande espérance si je meurs pour ce Peuple sauver que je veuille être le premier. A peine eut-il parlé que chacun l'alla adorer de pitié. Aussi-tôt se leva Jean d'Aire très-honnête très-riche Bourgeois ; après lui Jacques de Wissant qui dit qu'il tiendrait compagnie à ses deux cousins ; ainsi fit Pierre de Wissant son frère : puis le cinquième le sixième.

On conduisit ces six victimes hors des portes le Seigneur de Vienne dit à Mauni : je vous délivre par le consentement du Peuple de cette Ville ces six Bourgeois, je vous jure *que ce sont les plus honorables & notables du corps de Bourgeoisie de la ville de Calais*. Veuillez prier pour eux le Roi votre Seigneur, qu'ils ne meurent pas. Je ne sai, dit Mauny ; mais j'en ferai mon pouvoir. Mauny les présenta au Roi, au milieu d'une foule de Barons Chevaliers Anglais qui pleuraient de pitié. Édouard les regarda d'un œil courroucé ; car il haïssait beaucoup le Peuple de Calais, commanda *qu'on leur tranchât les têtes*.

Tous les Seigneurs suppliaient le Roi de leur faire grace mais il n'y voulait entendre. Alors Mauny reprit la parole : Gentil Sire, lui dit-il veuillez réfréner votre courage ; vous avez renommée de souveraine gentillesse noblesse ; or ne veuillez faire chose pourquoi elle soit amoindrie. Tous diraient que ce serait grande cruauté si vous étiez si dur que vous fissiez mourir ces honnêtes Bourgeois qui de leur propre volonté se sont offerts pour les autres sauver. A quoi le Roi répondit : Mr. Gaultier il n'en sera autrement : Soit fait venir le Cope-tête. Ceux de Calais ont tant fait mourir de mes hommes qu'il convient eux mourir aussi.

La Reine d'Angleterre, qui était enceinte, se mit à genoux en pleurant : Ah ! Gentil Sire, depuis que j'ai repassé la Mer en grand péril, je ne vous ai rien requis : or vous prie humblement en don

que pour le Fils de Sainte Marie pour l'amour de moi, vous veuillez avoir de ces six hommes merci. Le Roi la regarda se tut un moment lui dit. Ah ! Madame j'aimerais mieux que vous fussiez autre part que cy : mais vous me priez si acertes que je ne puis vous éconduire ; si vous les donne à votre plaisir. Lors la Reine les emmena dans son appartement, leur six ôter les cordes d'entour du cou les fit revêtir dîner à leur aise puis donna à chacun six nobles (ou écus d'or) & les fit conduire hors du camp en sûreté.

Réflexions sur ce récit.

On ne peut rien de plus simple, rien de mieux circonstancié. Ces faits sont encore attestés par les meilleurs Historiens Français Anglais. Voyez Mézerai, Daniel, Villaret, Smolett ; singulièrement Rapin Thoiras qui de tous les Auteurs est le plus partial en faveur d'Édouard. » Malgré l'intercession du Prince de Galles de toute la Cour, le Roi ordonna, dit-il de conduire au supplice les six Habitans de Calais. Mais quelque résolution qu'il eût prise, il ne put voir à ses genoux une Epouse qu'il aimait tendrement, à laquelle il avait tant d'obligations ». Rapin Thoiras finit en assurant que cette action fit le plus grand honneur à la Reine d'Angleterre.

Il m'est revenu qu'un Étranger respectable par ses talens par ses lumières, avait essayé de répandre des nuages sur la vérité de ce trait d'Histoire ; que ses doutes étaient fondés sur le silence de la plupart des Écrivains Anglais. Mais le silence de quelques Auteurs est-il jamais une preuve contre le témoignage des autres surtout contre un récit aussi détaillé, fait par un Historien contemporain tel que Froissard ? Il avait quatorze ans lorsque la ville de Calais fut prise. Il ne commença son histoire que six ans après. Mais il fut à portée de voir, il vit en effet Mauni, le plus grand nombre des Seigneurs Anglais qui s'étaient trouvés à ce fameux Siège. Il était né en Hainaut, et il avait suivi en Angleterre la Reine Épouse d'Édouard qui était fille du Comte de Hainaut. On pourrait même

croire que Froissard rapporte à peu de chose près, les termes dont se servirent le Roi, la Reine et : Mauni ; puisque le Français était alors la langue commune de la Cour d'Édouard : ce ne fut que plusieurs années après que l'on cessa en Angleterre d'écrire les actes publics en langue Française. » J'ai mis dit cet Auteur grande diligence en mon tems, pour savoir. J'ai cherché maint Royaume maint Pays pour faire juste enquête de toutes les choses qui sont contenues en cette histoire : j'en ai vu en mon tems la meilleure partie. J'ai eu connaissance des Hauts Princes Seigneurs tant en France qu'en Angleterre.... Depuis l'âge de vingt ans j'ai travaillé trente-sept ans à cette histoire Or fus-je cinq ans de l'Hôtel du Roi de la Reine d'Angleterre. Cette bonne Reine fut dans mon jeune tems ma Dame ma Maitresse... Et pour certain mon grand plaisir était d'enquérir, aussi-tôt écrire comme j'avais fait les enquêtes.

J'ajouterai que, dans cette occasion particulière, le récit de Froissard est garanti par la Reine d'Angleterre même, qui reçut des mains de cet historien, reçut avec approbation⁴ le livre ou tous ces traits sont rapportés. Aurait-il jamais osé louer cette Princesse d'une action qu'elle n'aurait point faite ? Aurait-il, dans la Cour d'Édouard auquel il était attaché dont il fait le Héros de son histoire aurait-il osé dire à la Reine ; le Roi votre Époux a été prêt de se deshonoré par une cruauté atroce ; si cet événement n'eût été public dans toute la France dans toute l'Angleterre ? Ou cette réflexion est décisive ou il n'y a rien de certain dans l'Histoire ; alors que sert de contester ?

On a prétendu encore diminuer la gloire de nos six Héros de Calais en disant qu'ils devaient bien se douter qu'Édouard leur serait gracieux. Mais pourquoi s'en seraient-ils flattés ? Édouard qui se prétendait Roi de France avait, au commencement du Siège, menacé d'exterminer tous les Calésiens comme des Rebelles ; au moment de la Capitulation il venait d'exiger qu'ils se rendissent tous à discrétion *pour rançonner une partie & faire mourir l'autre* :

Enfin il se réduisait *par grande grace* à n'en faire périr que six. Sur quel fondement ces six Malheureux pouvaient-ils donc espérer une nouvelle clémence ? D'ailleurs il est prouvé que sans les pleurs de la Reine d'Angleterre, on leur tranchait la tête ; le succès des larmes de cette Princesse n'était pas une chose que l'on pût deviner puisque l'on ignorait même si elle en répandrait.

Mais dit-on Édouard ne fit point pendre Charny qui, après la prise de Calais corrompit le Gouverneur Anglais fut pris en se présentant aux portes de la Ville. Réponse. Édouard se fit une partie de plaisir de surprendre cet Officier & le détachement de la Garnison de St. Omer qu'il commandait. Édouard vint exprès de Londres avec le Prince de Galles pour cette expédition qui ne méritait guères sa présence. Mais de ce que ce Monarque dans un moment de gaieté de plaisanterie traita les Officiers Français avec toute la courtoisie d'un Chevalier peut-on en conclure que six mois auparavant il n'ait pas été dans la colère la plus terrible contre les Bourgeois de Calais ? Au contraire il serait plus vraisemblable de dire qu'Édouard ne pardonna à Charny que par le souvenir de l'honneur que son épouse s'était fait en obtenant la grace d'Eustache de Saint-Pierre.

Enfin il est constant qu'en 1418 au Siège de Rouen, Henri V. à l'exemple d'Édouard voulut qu'on lui livrât aussi quel ques Bourgeois ; qu'il eut l'inhumanité de faire périr sous ses yeux, par la main des Bourreaux Alain Blanchard, Maire de la Ville homme d'un courage héroïque fait pour mériter l'estime le respect d'un Ennemi qui se respecte s'estime lui-même. Je demande quelles raisons Eustache aurait eues pour attendre d'Édouard plus de générosité ? Je crois encore que la Capitulation de Rouen qui n'est qu'une répétition de celle de Calais relativement aux six Bourgeois devient une nouvelle preuve de la vérité du récit de Froissard. Il est aussi très-nécessaire d'observer qu'Édouard III. Henri V. ne traitèrent jamais que le Peuple en rebelle. Les Chevaliers en furent

toujours quittes pour des rançons : tant parce qu'on respectait les loix de la Chevalerie que parce que la rançon était le bien propre de celui qui avait fait un prisonnier.

Le secours qu'à grands pas le Roi même conduit.

Philippe de Valois vint en effet avec une armée très-nombreuse pour délivrer Calais. Mais le camp d'Édouard était inattaquable. On employa en vain toutes sortes de voies pour l'en faire sortir. On saccagea tous les pays voisins, on brûla Cassel. Les Flamands qui étaient joints aux Anglais, virent tranquillement ces incendies restèrent immobiles dans leurs retranchemens. Philippe attaqua une Tour avancée qui était du côté de la Mer qui fut emportée ; mais on ne put pénétrer plus avant. Il est aisé de voir qu'en présentant ce choc comme une action générale mon dessein a été de rapprocher les principaux événemens de la bataille de Créci tels que la blessure du Roi, la mort de Louis d'Harcourt, & c. & c. & c.

*Qui, nous environnant d'immenses boulevards
Forme un autre Calais autour de nos remparts.*

Tous les Historiens rapportent qu'Édouard fit construire *en bois* entre les remparts de Calais, la rivière la Mer, une nouvelle ville où l'Armée Anglaise passa l'hiver qui était mieux fortifiée que Calais même.

Ce fut en l'outrageant qu'on le rendit coupable.

Quoi qu'en disent la plupart des Historiens Français, il n'est pas prouvé que Godefroi d'Harcourt fut réellement complice d'Olivier de Clisson, des autres Seigneurs Bretons qui furent décapités pour avoir trahi Philippe de Valois. L'Abbé de Choisy semble annoncer le contraire. Smolett, d'après d'autres Historiens Anglais prétend

que la disgrâce de ce Seigneur fut l'effet d'une querelle violente qu'il eut avec le Maréchal de Bricquebec, dans laquelle il osa tirer l'épée en présence du Roi. La Roque Historien de la Maison d'Harcourt, rapporte le sujet même de cette querelle ; l'amour y avait part. Godefroi voulait épouser la fille d'un Seigneur Du Moley, il avait pour rival le fils du Maréchal de Bricquebec. Ne pouvant rappeler tous ces détails dans ma Tragédie j'ai présenté la révolte d'Harcourt sous le point de vue le moins désavantageux. : je l'ai fait paraître coupable comme le fut depuis un grand Prince beaucoup plus utile, mais presque aussi funeste que lui à sa Patrie.

Et dont le seul Anglais effraye encor la Terre,

Presque tous les Auteurs s'accordent à fixer le premier usage du Canon au jour de la bataille de Créci. M. de Voltaire, dans son Histoire Universelle, détaille des doutes très-bien fondés sur cette époque prétendue de l'invention de l'Artillerie. Mais ce Poète Philosophe eût, dans une Tragédie suivi l'opinion commune qui lui aurait procuré des richesses de détails ; j'ai usé comme il l'eût fait, des droits de la Poésie.

La seconde Moisson vient de dorer nos plaines.

Selon les Annales de Calais le Siège dura un an ayant commencé le 30 Août 1346. fini dans les derniers jours du même mois en 1347. Édouard pendant le cours du Siège reçut un renfort de 30000 hommes que lui amenèrent le Marquis de Juliers le Comte de Namur ; un autre de 17000 Anglais victorieux, qui passerent la Mer à la suite de la Reine son épouse, après avoir battu, sous les ordres de cette Héroïne, fait prisonnier le Roi d'Écosse. Malgré toutes ces forces réunies, il ne put prendre la Ville que par famine ; les malheureux habitans mangèrent pendant

plusieurs jours *les chevaux, les chiens & même jusqu'aux chats et aux souris.*

Il veut qu'en abjurant notre Loi légitime.

Rapin Thoiras assure en effet, ainsi que les autres Écrivains qu'Édouard somma Jean de Vienne de lui rendre la Ville comme au véritable Roi de France. Ce Prince en avait pris le titre dans ses lettres particulières, dans les Lettres Patentes données au Duc de Brabant, cela dès l'année 1337, huit ans après avoir prêté solennellement foi hommage à Philippe de Valois. En 1340 il datta un rescrit adressé aux Habitans de St Omer, & le fameux Cartel envoyé à Philippe *de la première année de notre règne en France de la 14me. en Angleterre* Cela paraît assez mal calculé : car s'il était Roi de France il l'était depuis la mort de Charles le Bel, c'est-à-dire depuis douze ans. On doit être encore très-étonné de voir Édouard traiter en égal le Roi Jean son prisonnier qu'il regardait comme un Usurpateur. Sa conduite toujours contradictoire avec elle-même, prouve combien il comptait peu sur ses prétendus droits.

Faisons-nous un bûcher de la Patrie en cendre.

Je ne sais si cette proposition fut hasardée dans Calais. Il est certain qu'elle fut faite même approuvée dans Orléans lors de ce fameux Siége que firent lever le Comte de Dunois l'intrépide Jeanne d'Arc. Mezerai rapporte qu'au Siége de Rouen, dont j'ai déjà parlé, les Habitans furent prêts de se jeter tous les armes à la main dans le Camp des Anglais, après avoir mis le feu dans tous les quartiers de la Ville. J'ai fait usage, dans mon second Acte, de cette résolution, courageuse que le désespoir semblait autoriser.

S'il nous laisse partir, Guerriers Femmes, Enfans.

Je crois avoir saisi une Vérité échappée aux Historiens. Ils n'ont pas réfléchi sur ce qu'ils écrivaient, quand ils ont dit que ce fut Édouard qui chassa de Calais tous les Habitans. Il est bien peu vraisemblable qu'un Prince qui se disait Roi de France, ait commencé par se priver de ses Sujets, en les renvoyant de la première ville qu'il soumettait. Ce n'était guère le moyen de gagner les cœurs. Mais les propres mots de la Capitulation rapportés par Froissard par les autres Historiens démontrent que ce furent les Habitans qui demandèrent à abandonner leur ville, pour se rendre auprès de leur véritable Maître. Qu'on se rappelle que le Gouverneur demanda à Mauni en termes exprès : *que le Gentil Roi votre Seigneur nous laisse aller tout ainsi que nous sommes, veuille prendre la Ville & et les Chastel, & tout l'avoir qu'il y a dedans, il en trouvera assez.* A quoi Mauni répond : *ce n'est mie son entente que vous puissiez vous en aller ainsi.* Rien n'est plus clair. Et lorsque j'ai fondé la colère d'Édouard sur cette proposition si étrange je me suis persuadé que c'était plutôt une vérité qu'une vraisemblance. Les Annales de Calis vantent beaucoup une pareille résolution prise dans la même Ville en 1596, lorsque l'Archiduc Albert en fit le Siège. Mais il est évident que ce ne fut alors qu'une imitation du grand exemple donné 250 ans auparavant. En effet rien ne pouvait en 1596 exciter un enthousiasme si extraordinaire. Henri IV était affermi sur le Thrône. L'Archiduc ne voulait pas forcer les Calésiens à reconnaître un autre Roi de France ; il ne prétendait soumettre la Ville qu'à titre de conquête. D'ailleurs il est si vrai que l'Archiduc avait devant les yeux l'évènement de 1347, qu'il stipula expressément que le Gouverneur se retirerait dans la Citadelle avec sa Garnison ; *mais que les Habitans demeureraient dans la Ville en leurs maisons, eux & ensemble toutes leurs familles,* Cette Capitulation portée aux Bourgeois par le Gouverneur fut universellement rejetée. Ils se retirèrent tous dans la Citadelle. J'ose le dire avec confiance, la combinaison de ces

deux actions généreuses prouve que la seconde ne fut dûe qu'au souvenir de la première.

*Moi qui, malgré la voix de son Sénat auguste ;
L'ai seul précipité dans cette guerre injuste.*

Le Parlement d'Angleterre n'aida que faiblement Édouard dans le commencement de cette guerre ; sans le secours des Flamands, des Provinces Françaises soumises dès long-tems à sa domination jamais Édouard n'eût fait valoir ses prétendus droits. Ce fut Robert d'Artois qui engagea le Monarque Anglais à entreprendre la guerre : mais ce fut Godefroi d'Harcourt qui le détermina à descendre en Normandie où la Fortune commença à le favoriser. Car jusqu'alors Édouard n'avait eu aucun succès ni en Guienne ni en Bretagne ni même en Flandres où il avait été forcé de lever le siège de Cambrai & celui de Tournai.

L'Epouse d'Edouard et l'altière Monfort,

La Comtesse de Montfort avait exécuté au Siège d'Hennebon le projet qu'Aliénor propose ici. Elle avait dans une sortie embrasé toutes les tentes des Assiégeans ; & à la faveur de ce désordre détruit une partie de leur armée. Voyez d'Argentré sur cette Héroïne qui réunissait la valeur d'un Soldat aux talens d'un Capitaine.

Vos débats généreux au Sort seront remis.

Les Annales de Calais assûrent, d'après d'anciens Mémoires, que le cinquième & le sixième Bourgeois furent tirés au Sort, parmi plus de cent qui s'offrirent en voyant la générosité des quatre premiers. C'est peut-être ce grand nombre qui a empêché que les noms des deux derniers ne se soient conservés comme ceux des autres.

C'est d'ici que César triomphant des Morins.

S'il n'est pas certain que Calais soit réellement le *Portus Itius*, d'où César partit pour l'Angleterre, ; il est presque démontré que ce fut un des Ports où sa Flotte s'assembla. Les Morins descendaient des Cimbres ou anciens Saxons. Leur pays comprenait une grande partie de la Picardie, de l'Artois & de la Flandre. Téroouanne était leur Capitale. Lorsque Charles-Quint eut détruit entièrement cette Ville, il fit élever dans la place où elle avait été une colonne avec cette Inscription qui conservait encore l'ancien nom des Habitans : *DELETI MORINI*.

*L'éclat de son Empire avec faste étalé,
Me montra tous les biens dont j'étais dépouillé.*

Ce fait est vrai, & la conséquence que j'en tire ne l'est peut-être pas moins. Édouard ne connut qu'au moment de son hommage la grandeur du sacrifice qu'il croyait faire de ses droits sur la Couronne de France. Retourné en Angleterre, *il ne tarissait point sur le grand état & sur les honneurs qui étaient en France ; auxquels disait-il, de faire ou d'entreprendre à faire nul autre pays ne s'accompaige* : (ne peut se comparer.) On entend ce que signifient de telles expressions dans la bouche d'un Prince ambitieux. Elles annoncent l'amertume du regret & le feu du desir. Un mot peint l'ame des Rois.

Valois trop fortuné etc.

Philippe de Valois fut surnommé *le Fortuné*, titre que lui procura son avènement au Thrône où il ne pouvait naturellement espérer de monter. Philippe le Bel avait laissé trois Fils, dont il n'était que le cousin germain. Au reste, il est très-simple qu'un Roi tel

qu'Édouard préférât le Thrône de France à celui d'Angleterre. Je crois que bien des Rois diraient ce que je lui sais dire.

*Ne souffrez pas, hors des Champs de la Gloire,
Que le sang des Français souille encor ma Victoire,*

Godefroi d'Harcourt avait empêché la ruine entière de Caën, où Édouard ordonnait de mettre le feu. Je le peins ici tel qu'il fut dans cette autre circonstance.

Ma mere est le Héros qui m'aprit à regner.

Isabelle était certainement plus faite pour régner qu'Édouard II. Son fils peut parler d'elle avec éloge puisqu'en effet il n'a jamais avoué publiquement qu'elle eut contribué à l'assassinat de son mari.

Si je n'eusse vaincu dans les Champs de Créci.

Harcourt, depuis la descente en Normandie avait été fait Maréchal Général de l'Armée Anglaise ; La Roque dit même Connétable. Il remporta plusieurs Victoires avant celle de Créci. Dans cette mémorable journée il commandait la premiere ligne de l'Armée d'Édouard avec le Prince de Galles âgé de quinze ans. (Il était né en 1331.) Cette première ligne gagna seule la bataille. Et le Roi d'Angleterre dit lui-même : *Je veux que l'Enfant gagne ses éperons, que la journée soit sienne, & que l'honneur lui en demeure, à lui, & à ceux à qui je l'ai baillé en garde.* On ne peut pas faire un aveu plus honorable au Comte d'Harcourt.

L'Epouse d'Edouard l'intrépide Isabelle.

La plûpart des Historiens la nomment Philippe, quel que autres *Isabelle*. Peut-être portait-elle les deux noms. J'ai dû choisir le plus

agréable & éviter celui qui aurait pu faire quelque confusion avec le nom de Philippe de Valois. Elle était fille du Comte de Hainault, & nièce du Roi de France.

Héros dans le combat, homme après la Victoire.

J'ai regret que mon sujet ne m'ait pas permis de donner plus d'éloges au fameux Prince de Galles, connu sous le nom du Prince Noir & beaucoup plus Grand-homme que son Père. Je n'ai pu donner une idée de sa magnanimité qu'en lui faisant sauver le Comte de Vienne, sans ordre d'Édouard & au risque même de le mécontenter. Cette action est absolument dans son caractère, & sa vie offre plus d'un trait de cette nature. Lorsqu'il eut pris le vaillant Du Guesclin à la bataille de Navaret, Édouard lui recommanda de le faire garder avec soin. Mais le Prince de Galles le mit en liberté dès qu'on lui fit entendre qu'il serait soupçonné de craindre Du Guesclin, s'il le retenait prisonnier.

Toi qui, t'osant nommer le vrai Roi des Français.

Ces cartels étaient fort de mode en ce tems-là. Edouard avait envoyé défier Philippe de Valois en 1340. Philippe le défia à son tour pendant le Siège de Calais. Le Roi Jean en fit de même en 1355. Toutes ces démarches furent sans effet. Elles étaient conseillées par le courage et combattues par des raisons supérieures.

*Seigneur, songez au vôtre... Ah ! quand des fers brûlans
Étaient prêts de percer et d'embrâser ses flancs...*

On a accusé Edouard d'avoir été un Fils barbare. Il a, dit-on, déthroné son Père ; il a ensuite relegué sa Mère dans une prison, où il l'a retenue pendant 28 ans, ne lui donnant que 500 livres sterlings

de pension. Le premier de ces reproches est faux dans le fait : l'autre est injuste & mal fondé dans ses conséquences.

Dabord il n'est dit nulle part, & on ne peut pas même imaginer qu'Edouard ait déthrôné son Père. Il n'avoit pas 13 ans quand sa Mère débarqua avec lui en Angleterre, & se mit à la tête de l'armée : il était né en Octobre 1313 & ce fut dans les premiers mois de l'année 1326 que la Reine déclara la guerre, non pas à son mari, mais à ses Mignons. Car le Manifeste était rempli, selon l'usage, des plus fortes assurances de respect pour le Roi. Or on ne déthrôné pas son Père à 12 ans & demi ; & au contraire l'on croit facilement à cet âge une Mère qui dit : je suis bien éloignée d'en vouloir au thrône de mon Epoux. Quand la Reine fut maitresse de la personne du Roi elle voulut profiter de tous les avantages que lui o trait un succès qu'elle n'avait peut-être pas espéré. Elle songea à le faire déposer. Il fallut convoquer un Parlement ; il fallut pour cette convocation négocier avec le Roi, qui seul avait droit de la faire. Enfin il eut la faiblesse d'y consentir. Le Parlement assemblé par son ordre lui fit son procès, le déposa & donna la Couronne à son Fils, M. de Voltaire rapporte dans son Histoire Universelle, la forme singulière de cette déposition.

Cette scene se passa en Janvier 1327. Le jeune Edouard avait alors 13 ans & 3 mois. Il touchait donc de bien près à l'enfance, s'il n'y était pas encore. Que fit-il cependant ? On eut beau lui dire que son Père était un imbécile hors d'état de régner, qu'il fallait qu'il acceptât la Couronne dans ce moment, s'il voulait se l'assurer pour l'avenir : cet enfant de 13 ans refusa net ; il fit un vœu solennel (& les vœux étaient sacrés alors) de ne jamais accepter la Couronne du vivant de son Père sans son consentement. Ce vœu, dit Rapin Thoiras, déconcerta les mesures du Parlement. En vain le Père & le Fils demandèrent la liberté de se voir. Jamais la Reine ne le voulut souffrir. On fit plus dit Smolett, on menaça secrettement Edouard II de mettre la Couronne sur la tête d'un Étranger, s'il ne

voulait pas la résigner à son Fils ; & ce fut sur le consentement fatal que ce Prince donna enfin lui-même à sa déposition, qu'Edouard III accepta la couronne. Aussitôt le Parlement lui nomma douze Tuteurs pour gouverner pendant sa minorité. Un des premiers était Henry de Lancastre, qui fut chargé en même tems de la garde du Roi déposé. Mais la Reine qui n'avait pas déthrôné son mari pour faire regner douze Seigneurs sous le nom de son fils s'empara du Gouvernement' : & son Amant Mortimer devenu premier Ministre, fut dès-lors l'arbitre souverain des affaires du Royaume. Il excita bientôt un mécontentement général ; six mois n'étaient pas écoulés que déjà l'on parlait de tirer le Roi de prison ; Henry de Lancastre paraissait y donner les mains ; la Reine & Mortimer lui ôterent la garde du Roi, & la confièrent aux deux scélérats Maltravers & Gournay qui remplirent bientôt les ordres qu'on leur avait donnés de se défaire d'un Prince qui pouvait être encore à craindre. Tout le monde fait la barbarie atroce avec laquelle on assassina Edouard II au mois de Septembre 1327 On cacha longtems sa mort. Deux ans après on fit croire qu'il vivait encore & sur les démarches qu'un de ses frères hazarda pour le délivrer Mortimer & la Reine firent condamner ce Prince comme rebelle & coupable de haute trahison. Edouard III fut certainement le dernier à qui l'on apprit la fin tragique de son Père. On lui cacha même la manière indigne dont on l'avait traité dans les différentes prisons. On craignoit, dit Smolett, les suites de cet attentat, si Edouard III en eût eû connaissance. Ce ne fut qu'en 1331 au retour du second voyage qu'il fit en France pour remettre à Philippe de Valois l'acte de son homage-lige, que le Parlement & toute la Nation, soulevés contre l'administration tyrannique de la Reine & de Mortimer se plaignirent hautement au jeune Roi, & n'oublièrent pas dans leurs griefs l'assassinat exécrable de son malheureux Père.

Voici maintenant de quelle manière Edouard le vengea. Il traita sa Mère en Fils & en Roi. Il exposa sa vie pour arrêter la Reine & son Amant, gardés par 180 Gentilshommes, au milieu desquels il osa paraître presque seul, & que la présence de leur Roi épouvanta. Mortimer fut écartelé. C'est par erreur qu'un Historien célèbre a dit que ce Ministre ne fut condamné que pour des concussions. Rymer, Smolett & Rapin Thoiras, qui sont le détail de son procès mettent à la tête des chefs d'accusation, l'assassinat d'Edouard II *commis par ses ordres exprès*. Si Edouard III ne fit point périr sa Mère s'il ne l'accusa point d'être la complice du parricide Mortimer, s'il ne la fit point assister au supplice de ce barbare ; on ne voit dans cette conduite que l'effet de la tendresse filiale & du respect qu'Edouard se devait à lui-même.

La Reine fut traitée honorablement & avec douceur dans son exil. *Elle avait, dit Froissard. Chambrières pour la servir Dames pour lui tenir compagnie, Chevaliers d'honneur pour la garder belle revenue pour la suffisamment gouverner selon son noble état ; & le Roi son Fils la venait voir deux ou trois fois l'an.* Les 500 livres sterlings, valant environ 11000 livres de notre monnoye & sur lesquelles on veut jeter du ridicule ou n'étaient que pour les menues dépenses de la Reine ou suffisaient alors pour l'entretien de sa maison, telle que Froissard la décrit. M. de Voltaire assure en effet que dans ce tems-là les Amiraux d'Angleterre n'avaient que six schellings par jour, & le Prince de Galles vingt. Les Rois d'Ecosse, défrayés par le Roi d'Angleterre quand ils venaient à Londres, l'étaient sur le pied de trente schellings par jour. Cela s'accorde très-bien avec la pension de la Reine plus forte que celle du Prince de Galles, plus faible que celle du Roi d'Ecosse. De plus gros revenus n'auraient pû servir à une Princesse si ambitieuse & si intrigante, que pour exciter de nouveaux troubles. C'est à quoi elle avait employé la pension de 60000 livres tournois qu'elle s'était fait adjuger pour l'entretien de son

malheureux Époux emprisonné, que l'on traitait cependant de la manière la plus indécente & la plus sordide ; tandis que la Reine jouissait pour son Douaire (du vivant de son Mari) des deux tiers du revenu de la Couronne.

Edouard poursuivit les deux scélérats qui avaient été les instrumens de l'assassinat. Maltravers se retira au fond de l'Allemagne où il ne put être découvert. Gournay se réfugia à Burgos ; Edouard le demanda au Roi de Castille qui le rendit ; & ce Monstre fut puni comme il le méritait. Edouard fit même une pension au Chambellan du Roi de Castille, qui avait donné ses soins pour le faire arrêter. Les Actes de Rymer en sont foi, Que l'on juge à présent si ce Prince fut un mauvais fils ; si j'ai eu tort de le faire paraître attendri sur la mort d'un père qu'il vengea avec tant d'ardeur ? Cette mort nous fait frémir nous qui la lisons aujourd'hui ; combien devait-elle donc affecter un Fils ; & un Fils qui avait eu le malheur dans son enfance, d'être pour ainsi dire le prête-nom des Tyrans de l'Auteur de ses jours ! Pour moi je me fuis regardé comme très-heureux, ne pouvant, par la disposition de ma Tragédie employer les larmes d'une Epouse pour toucher Edouard d'avoir pû remplacer ce sentiment par le souvenir tendre & cruel de la mort de son Père. C'était toujours peindre la sensibilité de ce Prince en lui donnant un autre motif. C'était, pour me servir encore des termes de Corneille, conserver l'Histoire en la falsifiant.

Retourne vers ton Roi.

Godefroi de Harcourt reçut des lettres d'abolition le 27 Décembre 1346. Il servit avec éclat jusqu'à la mort de son neveu décapité à Rouen par ordre et sous les yeux du Roi Jean. Cette aventure lui fit reprendre les armes contre son Maître. Il fut tué en 1356 près de sa Terre de Saint Sauveur en Normandie, dans un combat où il fit des prodiges de valeur. Il avait fait un Testament

par lequel il avait laissé tous ses biens au Roi d'Angleterre. Cet objet fit la matière d'un des Articles du Traité de Brétigny. Edouard, du consentement du Roi Jean, donna cette succession à l'illustre Chandos. Voyez Froissard : & la Roque, Tom.2. page 1688.

Je renonce à leur Thrône

Il n'y eut qu'une Trêve entre les deux Rois après la prise de Calais. Cette Trêve dura tout le Règne de Philippe. La guerre recommença sous le Roi Jean son Fils ; & ce ne fut que par le Traité de Brétigny qu'Edouard renonça enfin à la Couronne de France.

C'est ici le moment de dire deux mots de la Loi Salique sur laquelle la plûpart des Historiens ont si mal raisonné. Il y en a très-peu qui aient seulement entendu l'état de la question qui divisait Philippe de Valois & Edouard.

Le vrai fondement de la Loi Salique est la raison que j'ai développée au troisième Acte : c'est la volonté de la Nation qui ne permet pas que son Sceptre passe aux mains d'un Etranger. Ce principe fut reconnu & établi de nouveau par l'Assemblée des Grands, & par les Etats Généraux qui décidèrent la question en faveur de Valois. Ce principe est enfin avoué par Rapin Thoiras lui-même.

Edouard reconnaissait la Loi Salique ; & il fallait bien qu'il la reconnût, puisque Charles-le-Bel avait laissé une Fille qui sans cette Loi, aurait également exclu de la Couronne Edouard & Valois. Voilà ce que n'ont pas dit des Historiens mal intentionnés ou mal instruits. Voilà ce qui fait avouer naïvement à Smolett qu'Edouard n'avait aucun droit au Thrône qu'il réclamait.

Mais Edouard soutenait que la Loi Salique n'excluait les Filles que par la raison de la faiblesse de leur sexe ; & qu'ainsi les Mâles

descendus des Filles n'étaient point dans le cas de l'exclusion. C'est à quoi l'on répondait avec avantage que la faiblesse du sexe n'avait jamais été le fondement de la Loi, puisque l'on avait presque toujours, pendant la minorité des Rois, remis le Gouvernement entre les mains des Reines leurs Mères. On prouvait, avec la même évidence, que l'objet de la Loi Salique avait été d'écarter de la Couronne tout Prince Etranger ; puisque la Nation n'en avait jamais souffert un seul sur : Thrône depuis la fondation de la Monarchie : & ainsi la Loi Salique avait encore plus de force contre Edouard que contre sa mère. On sent bien que cette discussion n'était pas facile à mettre en vers ; mais elle était indispensable dans une Pièce dont les Héros sont, pour ainsi dire, les Martyrs de la Cause de Philippe de Valois & par conséquent de la Loi Salique.

Fin des Notes Historiques.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, *le Siège de Calais Tragédie* & je crois que la lecture n'affaiblira point l'enthousiasme qu'elle a justement excité dans le Public. A Paris, ce 15 Mars 1765.

MARIN.

LOUIS, par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre : à nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand – Conseil, Prévôt de Paris Baillifs Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu’il appartiendra : Salut ; notre amé Nicolas-Bonaventure DUCHESNE, Libraire à Paris, nous a fait exposer qu’il désireroit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titres : *Oeuvres de Collardeau, de Du Belloy De la Harpe, de Boissy, De Marivaux de Piron Et de l’Affichard* : S’il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l’Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes ; faisons défenses à tous Imprimeurs & Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu’elles soient, d’en introduire d’impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d’imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d’en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse êtresans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d’amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l’Hôtel-Dieu de Paris, & l’autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui & de tous dépens, dommages et intérêts à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des

Imprimeurs et Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contrescel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie & notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits qui auront servi de Copies à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation aura éré donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DE LAMOIGNON & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages soit tenue pour duement signifiée & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, Se nonobstant clameur de Haro Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Paris le vingt-sixieme jour du mois de Septembre l'an de grace mil sept cent soixante-quatre ; & de notre Regne le quarante-neuvieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

*Registré sur le Registre XVI. de là Chambre Royale & Syndicale
des Libraires & Imprimeurs de Paris N°. 314. fol. 14p.
conformément au Reglement de 1723. A, Paris ce 31 Août 1764.*

D'HOURI, Adjoint.

Pièces du même Auteur.

TITUS, Tragédie.

ZELMIRE Tragédie.

On trouve chez le même Libraire un Assortiment général de tous les Théâtres & Pièces détachées, tant anciennes que nouvelles, avec leurs Divertissemens, & plusieurs Livres d'Afsortimens, anciens & nouveaux tant de Paris que des Pays étrangers.

Le même Libraire débite aussi un Opera Italien dont la Musique est de M. Cluck intitulé : ORFEO ET EURIDICE

in-fol. prix 15 liv. Et la Partition de l'YVROGNE CORRIGÉ, in-fol. 9 liv.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

***Le Siège de Calais, tragédie...
par M. de Belloy. (Paris, par les
Comédiens Français ordinaires
du Roi, 13 février 1765.)***

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6502485h>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque

nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 La Maison de Vienne est une des plus anciennes de Bourgogne : on fait par quels noms glorieux on y distinguait autrefois trois illustres Familles : *les Nobles de Vienne, les Preux de Vergi, & les Barons de Beaufremont*. Le Fils de Jean de Vienne, Gouverneur de Calais, sur Amiral de France. Cette Tige fameuse a encore des rejettons dignes d'elle de leur Patrie.

2 Cette Pièce fut jouée il y a cinq ans. M. Chabanon vient de donner une Tragédie en un Acte intitulée *Priam au Camp d'Achille*, dans laquelle toute certe scène de l'Iliade est rendue avec la force la vérité de l'Original : mais *le Siège de Calais* était fait un an avant que la Pièce de M. Chabanon fut imprimée.

3 Ce sont les termes d'une Lettre de M. de Voltaire à M. de Belloy.

4 Voyez la *Préface de Froissard*.

Table des matières

1. Page de titre
2. AU ROI.
3. PRÉFACE.
4. PERSONNAGES.
5. LE SIÈGE DE CALAIS, TRAGÉDIE.
 1. ACTE PREMIER.
6. ACTE II.
7. ACTE III.
8. ACTE IV. Le Théâtre représente la Prison.
9. ACTE V.
10. NOTES HISTORIQUES Sur le SIÈGE DE CALAIS.
11. APPROBATION.
12. Notes
13. À propos de cette édition numérique